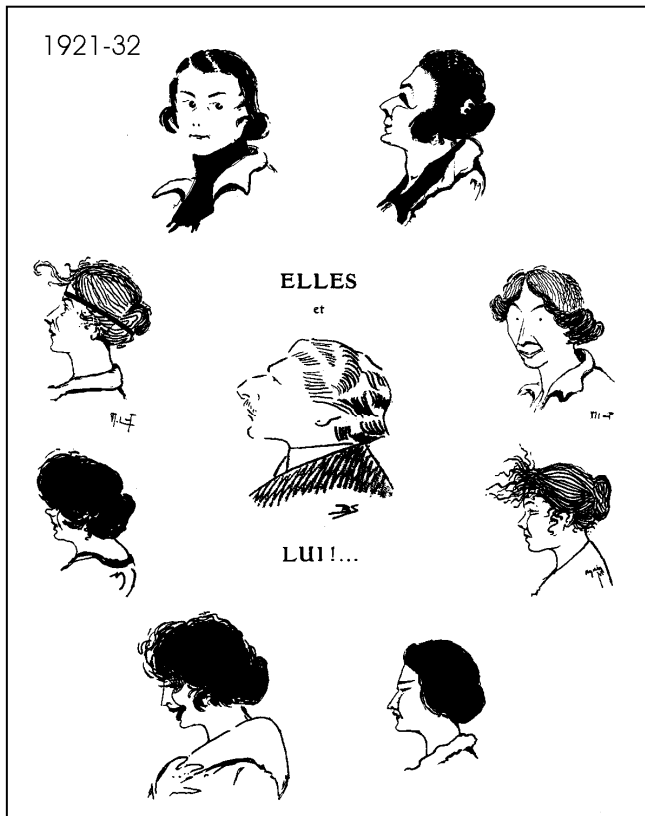
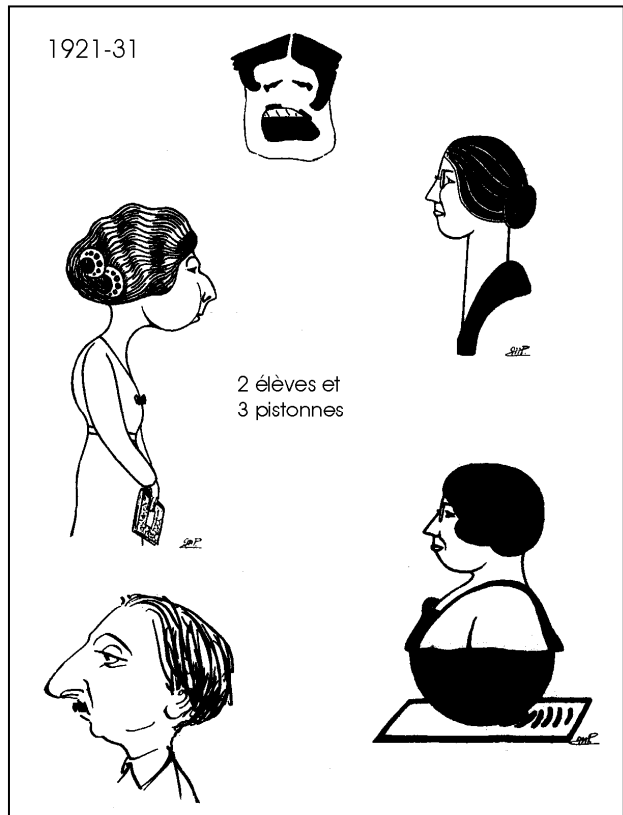
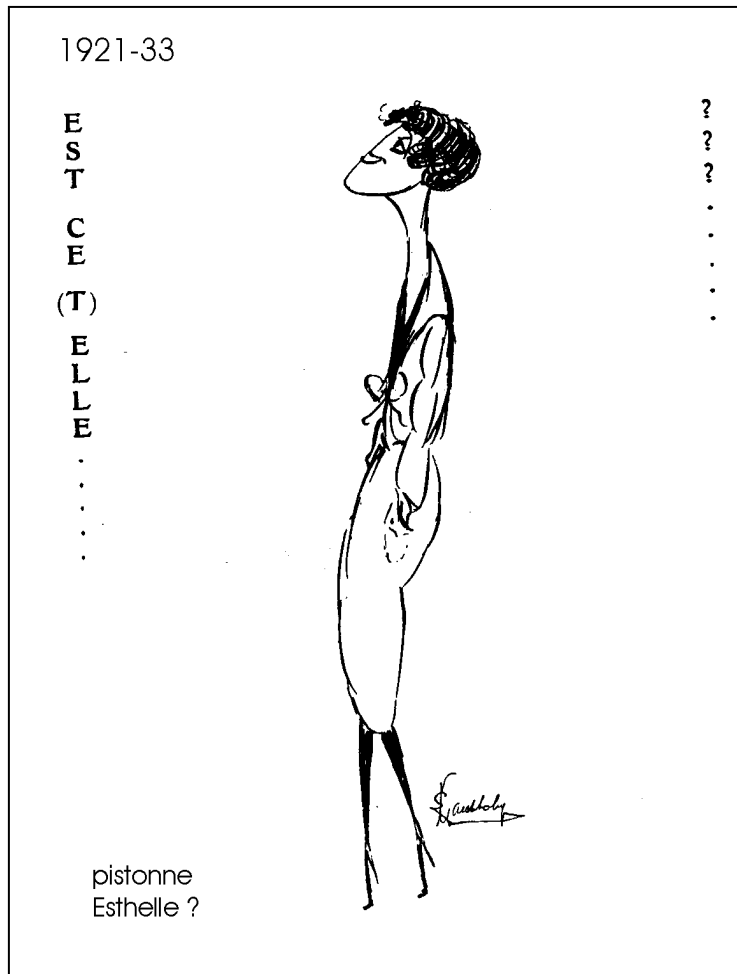


CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 1

Chaque croquis est repéré par un numéro, année du carnet et numéro de série de l'image.



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 2



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 3

1922-22

un inconnu et 5 pistonnes



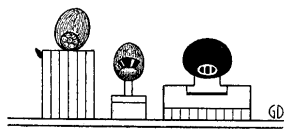
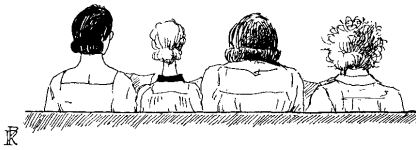
CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 4

1924-21

Trois élèves
pistonnes...



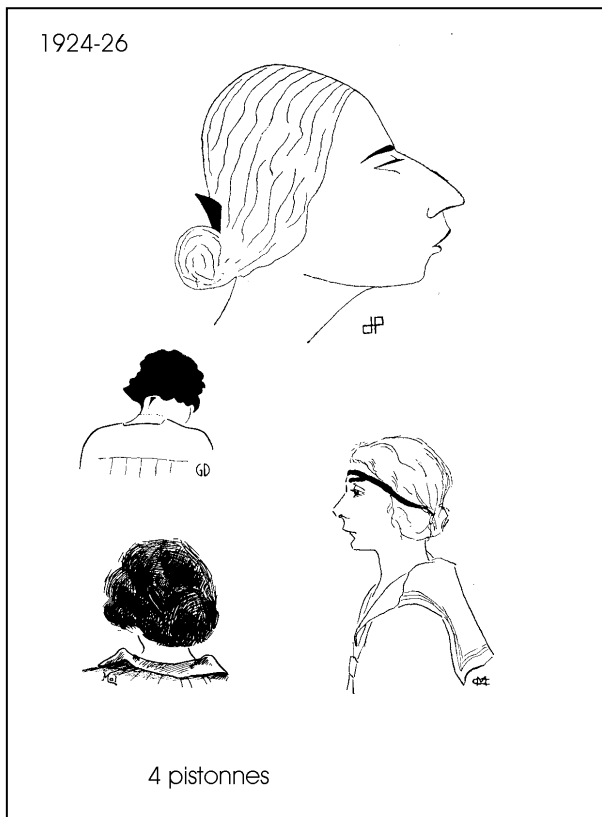
1924-25



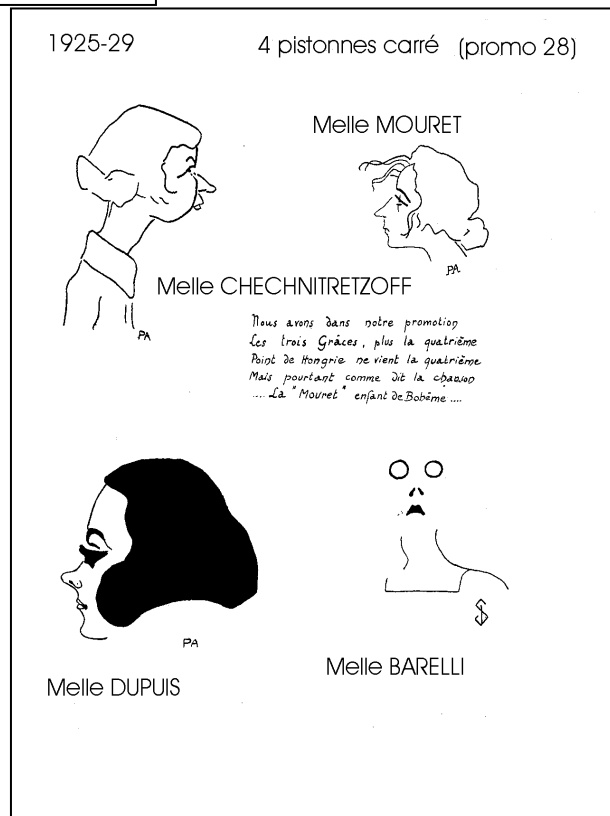
4 pistonnes devenues 3...

**1924 :4 pistonnes
ramenées à 3 ?**

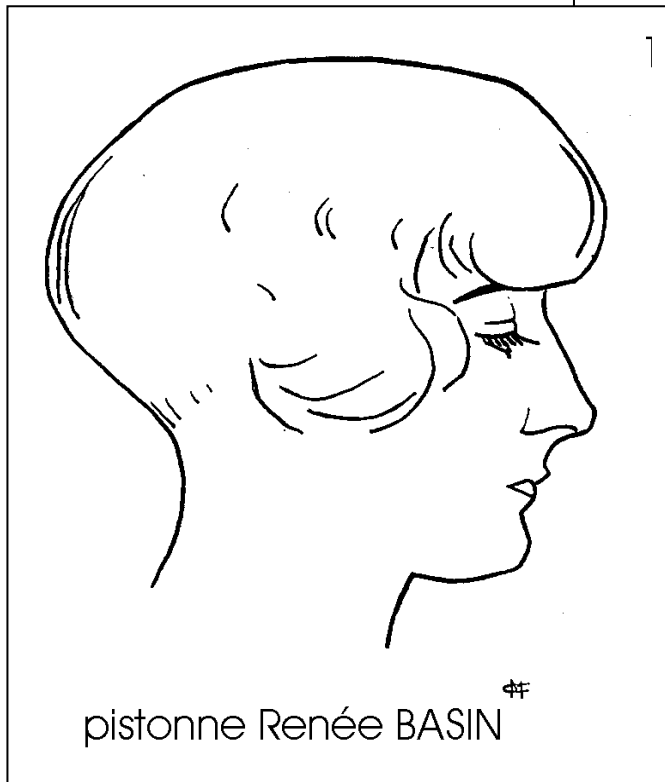
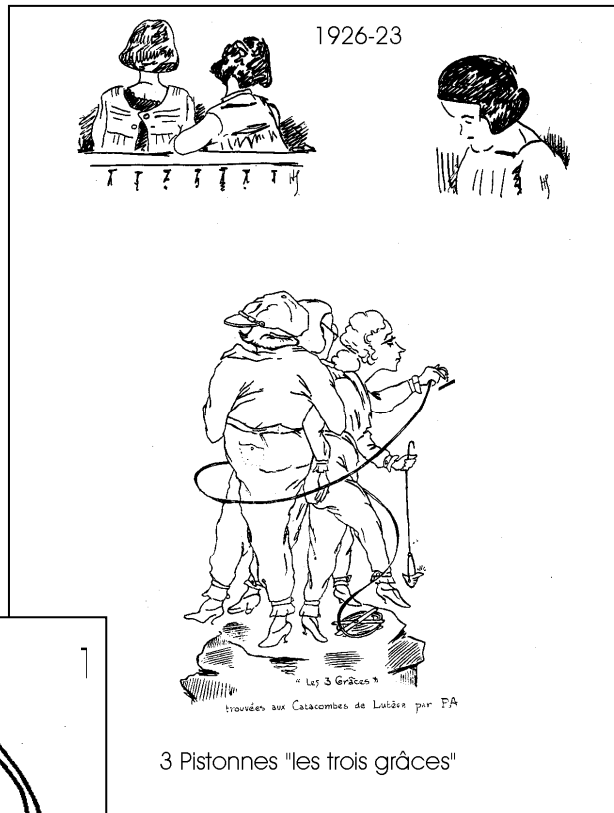
CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 5



Croquis 1925 : La Mouret... enfant de Bohème...



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 6



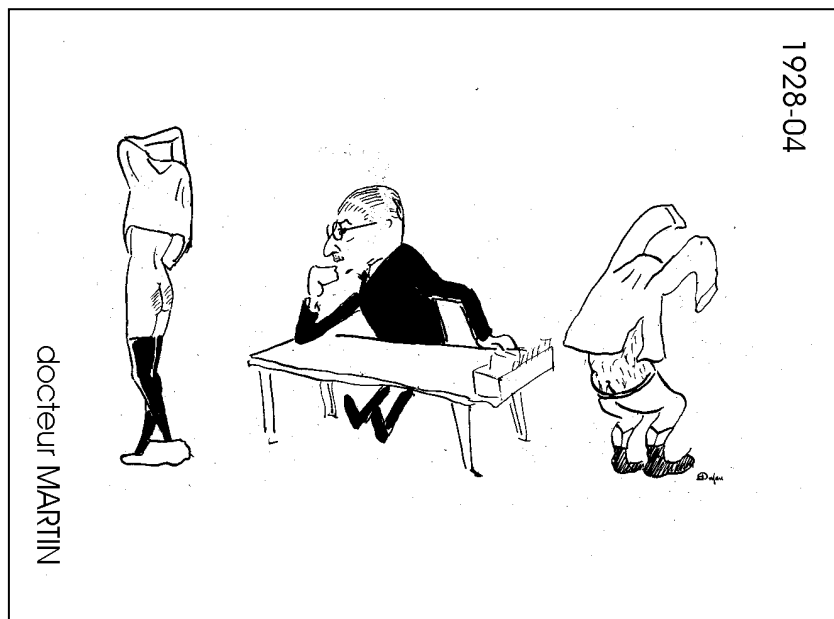
CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 7



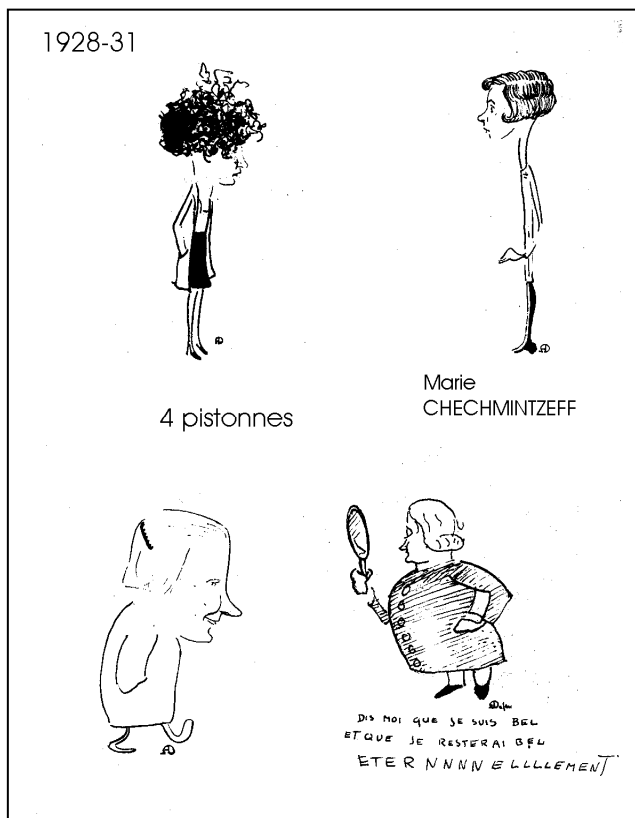
pistonne
Lucette SAVARIN



pistonne
Marie SCHEIFEN
vue par elle-même



Quelle surprise pour le docteur Martin, ça le change !...

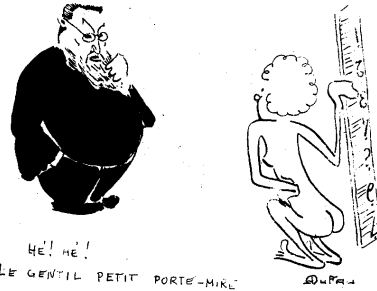


Un bandoir ?
Qu'est-ce que c'est ?

CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 9

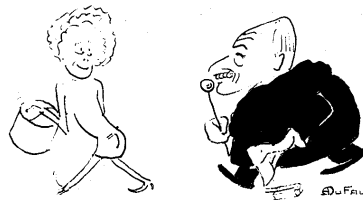
Deux profs très intéressés...

1929-16



HE! HE!
LE GENTIL PETIT PORTE-MIKE

NAUDIN travaux publics



METAYER métallurgie autre que le fer

1929-25



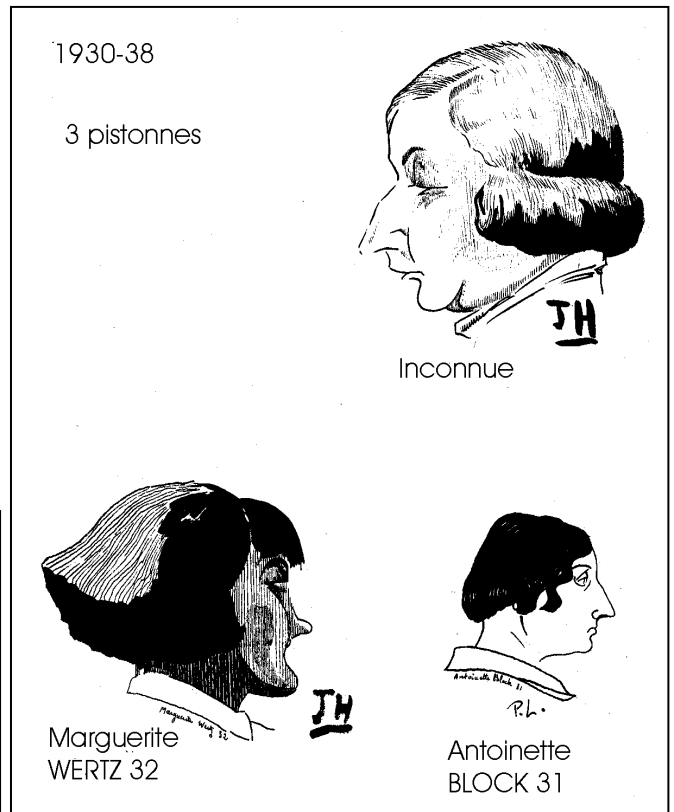
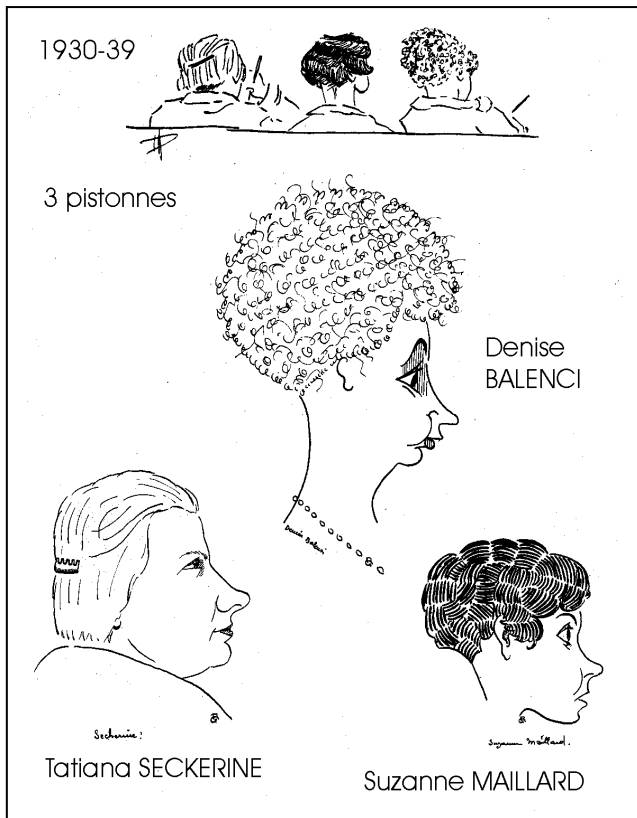
quelques pistonnes...



et deux élèves inconnus

pas moins que l'élève !...

CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 10



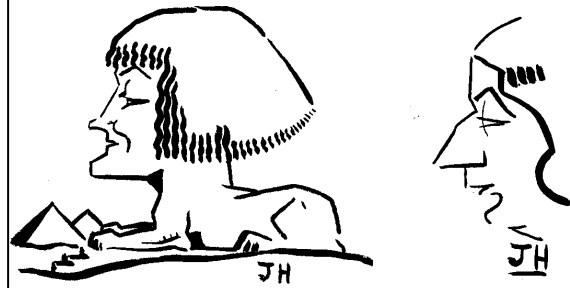
Trois filles en 1930...

CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 11

1931-26



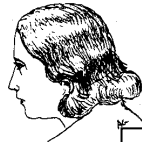
1 inconnu et une pistonne



1931-27



Deux élèves pistonnes



1931-46

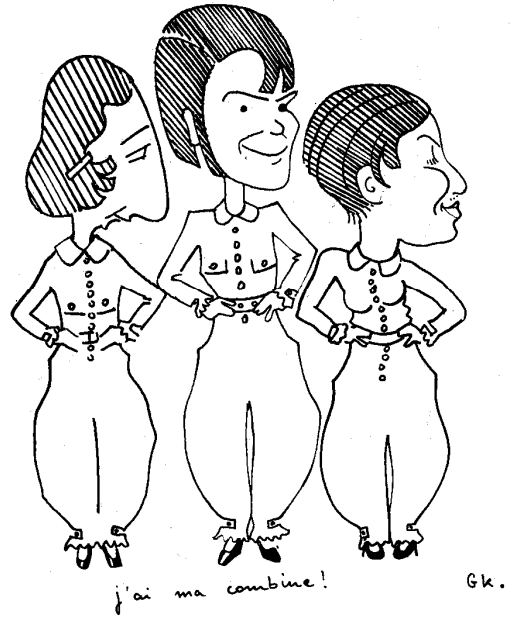


6 élèves de gauche à droite :
X - Denise BALENSI - X - X - Lucie SAVARIN - Raoul de MAYO

Déjà vu !...

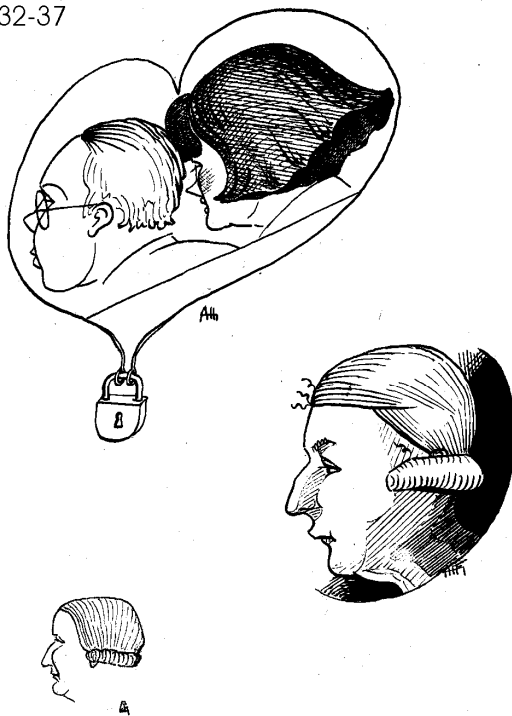
CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 12

1932-36



Les trois pistonnnes

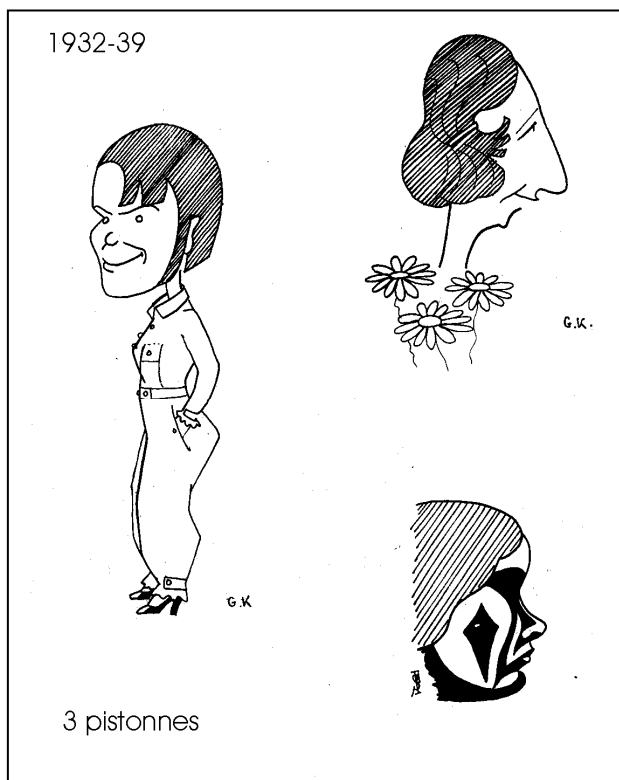
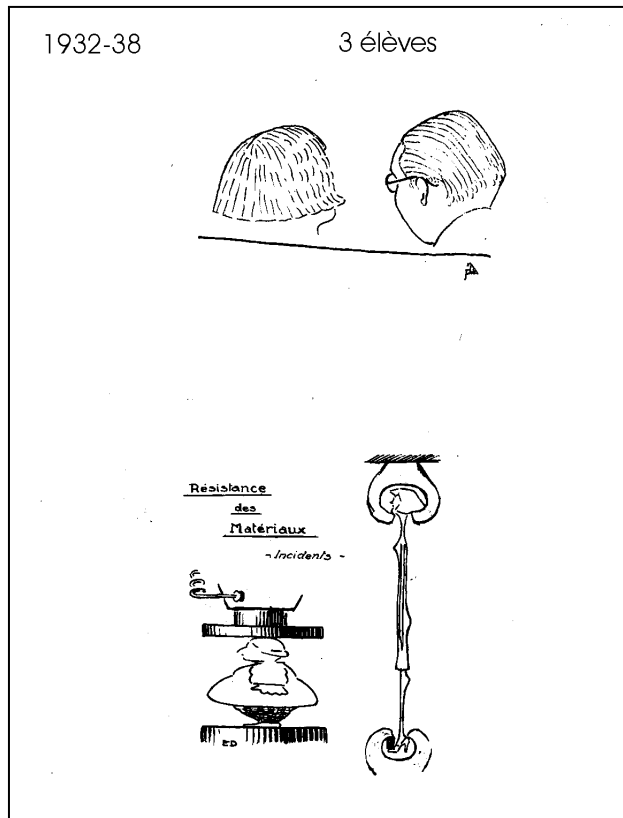
1932-37



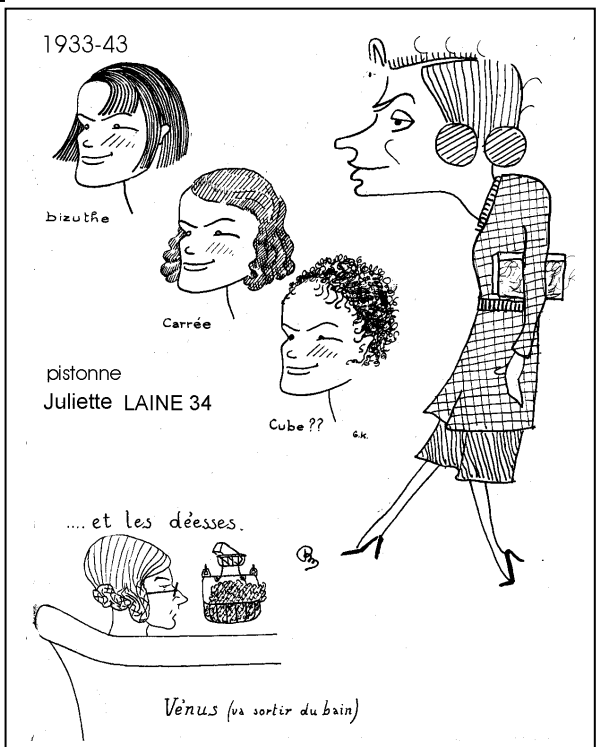
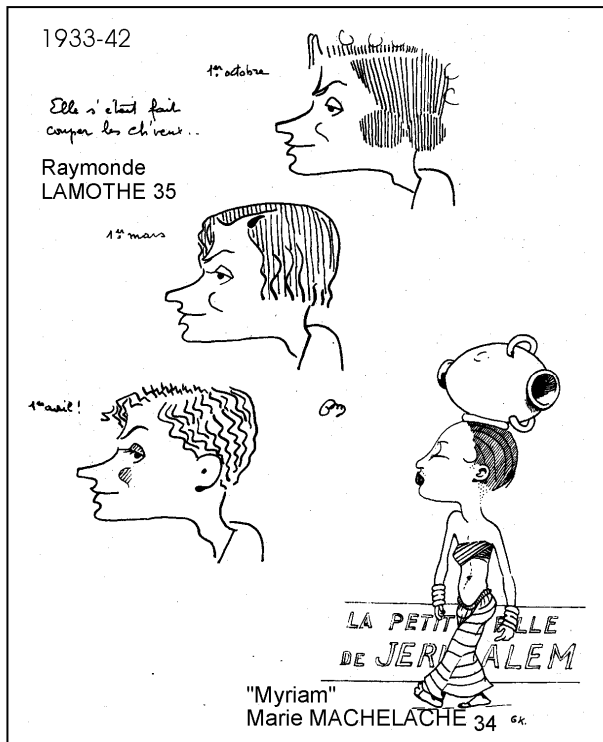
4 élèves

Trois filles en 1932...

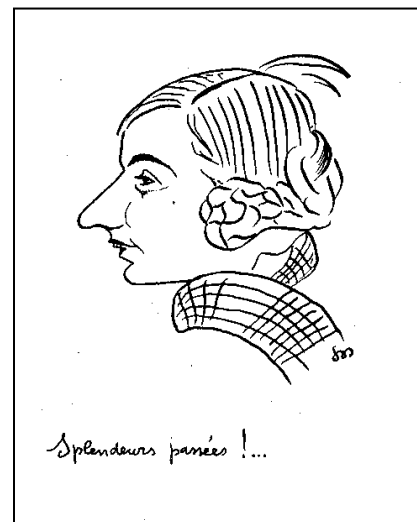
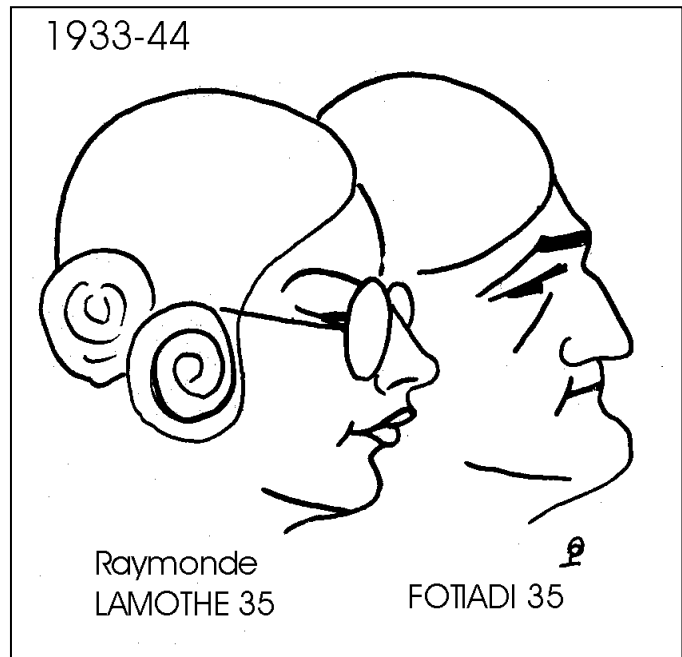
CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 13



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 14



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 15



CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 16

1936-31 bis

1936-33

major et
3 pistonnes

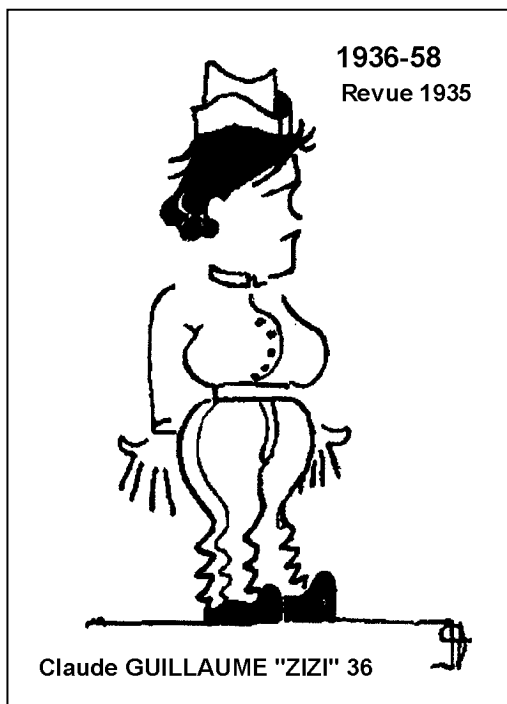
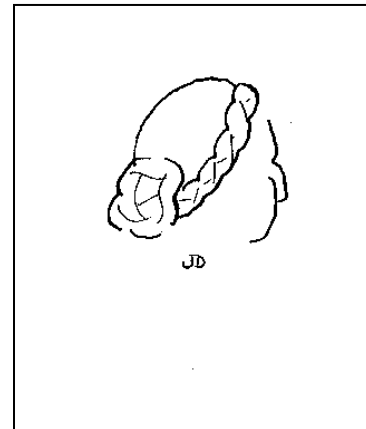
Geneviève
MARTIN

major
LAPADUE-HARGUES

Hélène
CADENAT
médecin.

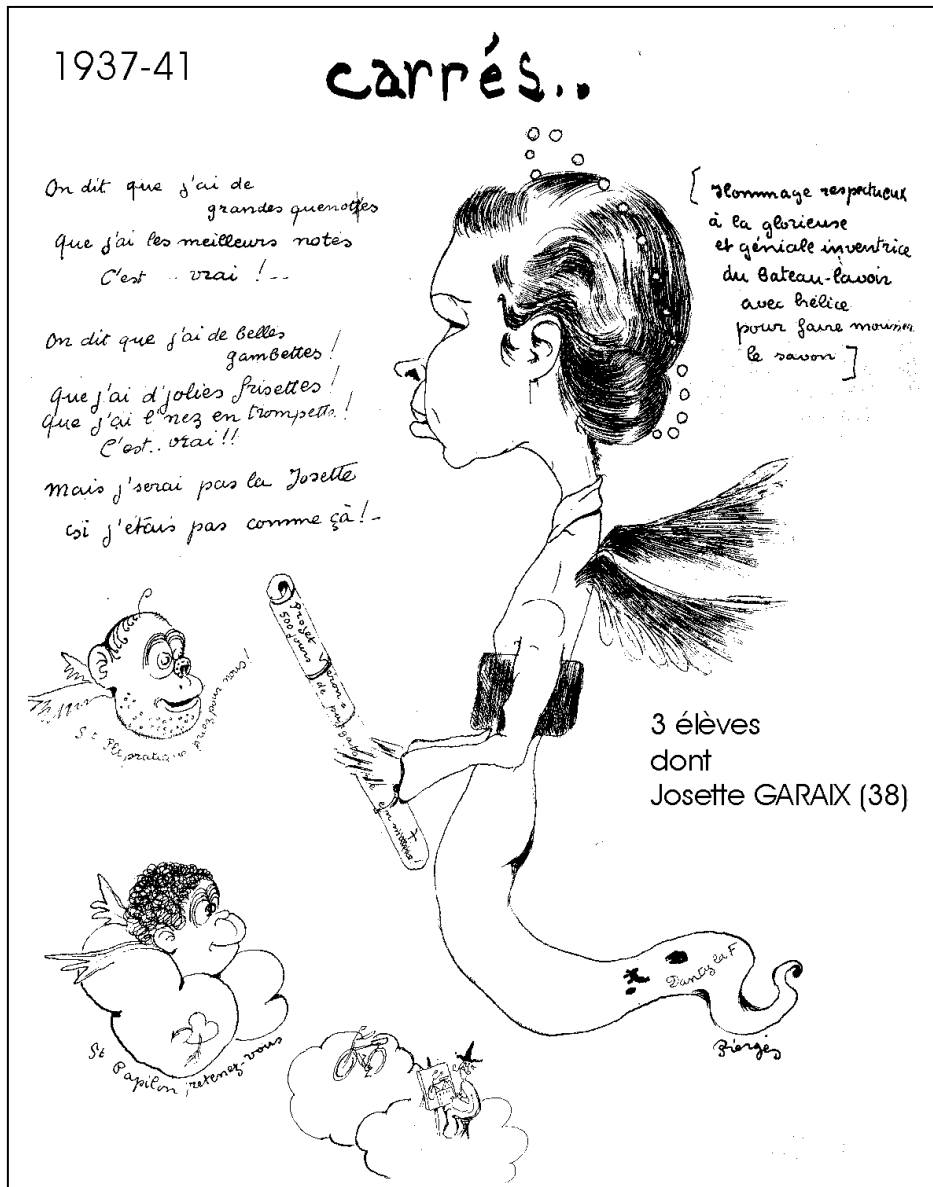
Enfant douce et
potéaillé

elle a eu 20 en chimie. (ha!)

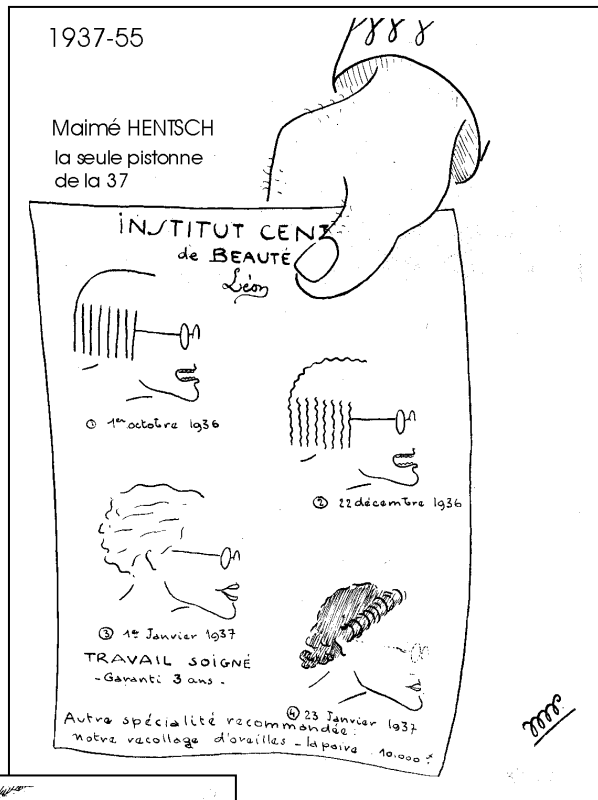


Ah, voilà Zizi !...



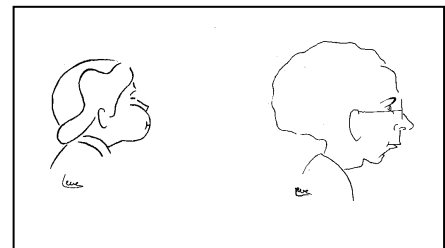
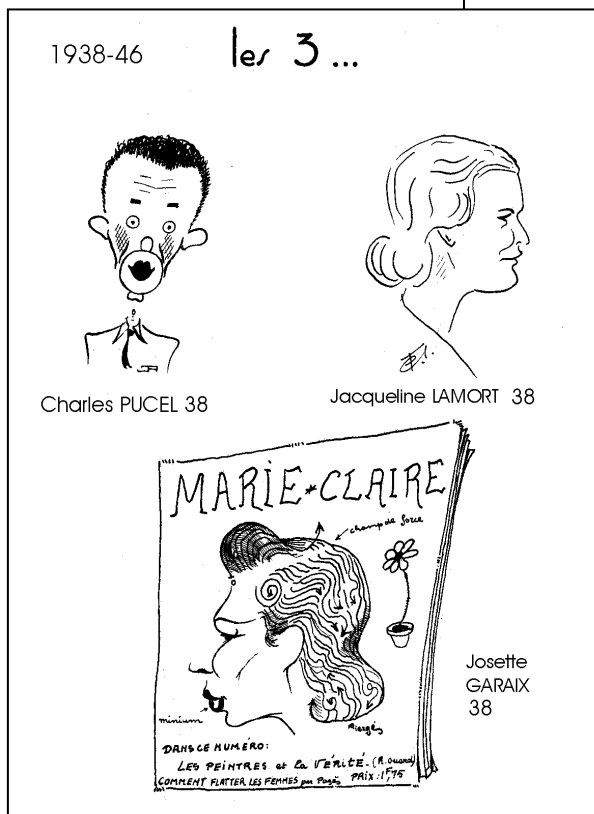
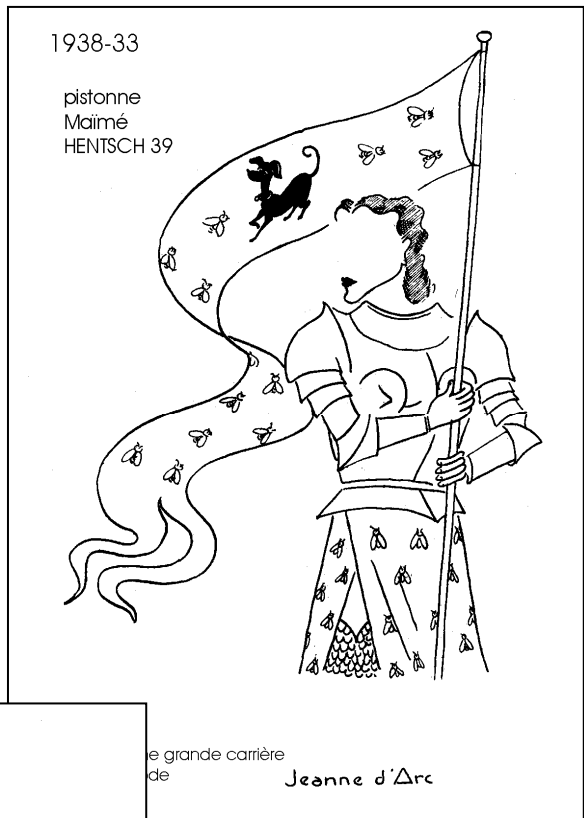


En 1937, une seule fille,
mais quelle fille !...

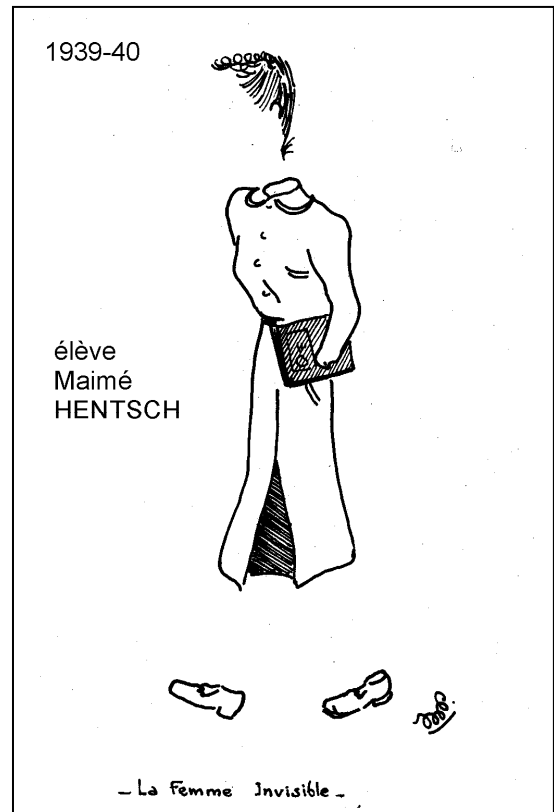
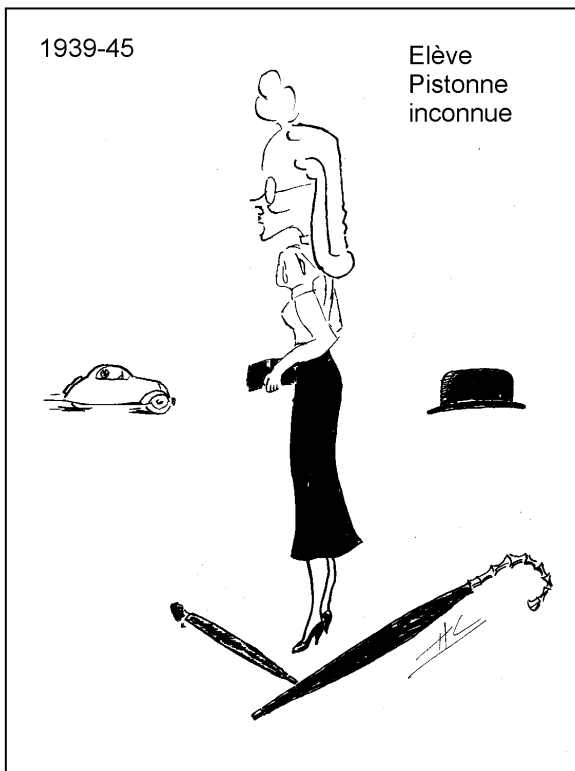


CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 19

Les trois filles de la 38...



La femme invisible...

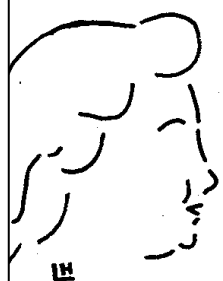


1942, trois filles...

1942-B02



LE MAJ.



NICOLE



LUCIENNE

LES TROIS
CHAMÔS



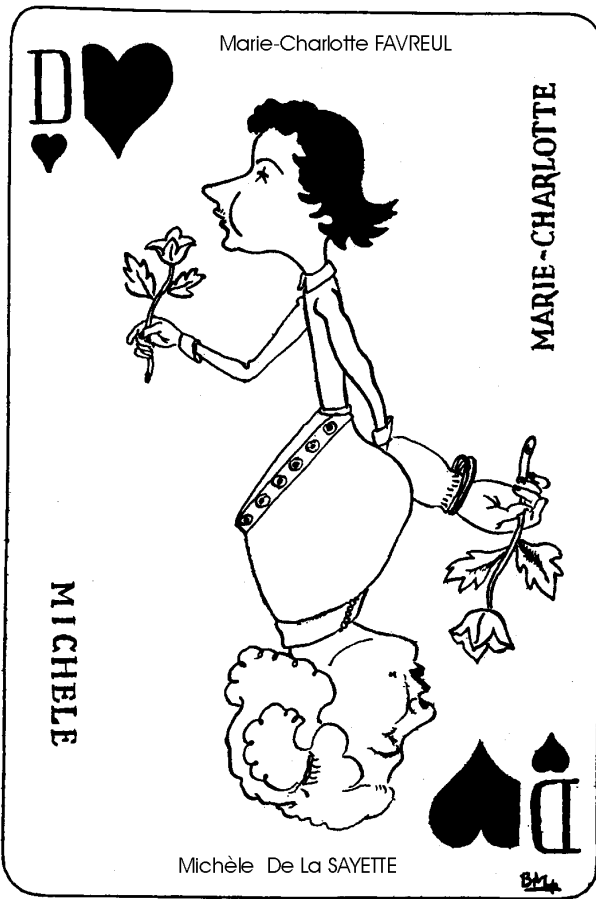
MARCELLE

quelques élèves
tonnes

1951-25

Deux pistonnes cube

Marie-Charlotte FAVREUL

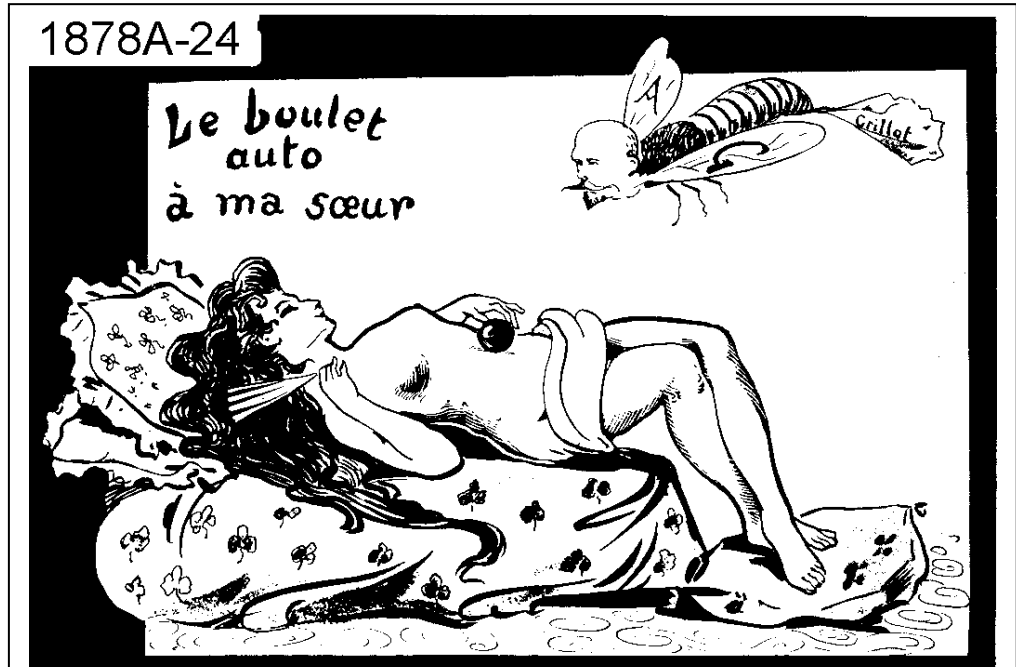


MICHELE

Michèle De La SAYETTE

1953, deux filles...

Croquis d'amphi 1878-24



**BDNNE RÉCDMPENSE À
QUI NDUS DIRA CE
QU'EST UN « BDULET
AUTD » ?...**



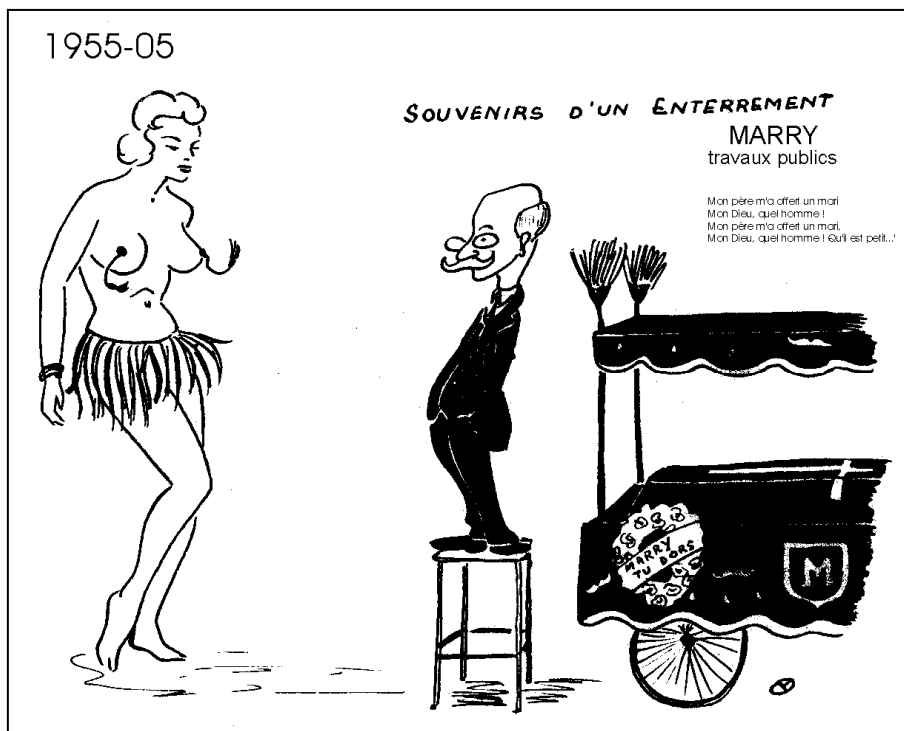
**MDNTGDLFIER,
BIEN AVANT
MÉCANIQUE !...**

CROQUIS D'AMPHI – Les Centraliennes - page 23

Caillaux surveille les entrées...



Les nymphes de Citeaux



Pour l'enterrement de MARRY en 1955, les élèves avaient invité une strip-teaseuse et chantaient :
Mon père m'a donné un mari, mon Dieu, quel petit homme, qu'il est petit !...



Un professeur de Châtenay



spécial TauPIins
www.wiepi.org

RéPIsions

**À CENTRALE, ON A DES POLYS !
MAIS ON A AUSSI DES JOLIES FILLES...**

Le PI hors série Taupins du mercredi 29 mars 2009

et dans le P.I.
(Piston Informations)

BdE

UN COIFFEUR À CENTRALE

Tu as envie (ou besoin...) d'une nouvelle coupe de cheveux, mais tu as la flemme d'aller de chercher un bon salon de coiffure ou tu trouves ça trop cher : on a pensé à toi !

Une coiffeuse à domicile professionnelle sera présente le **jeudi 15 octobre** à partir de 14 h !

Tarifs :
10 € coupe homme

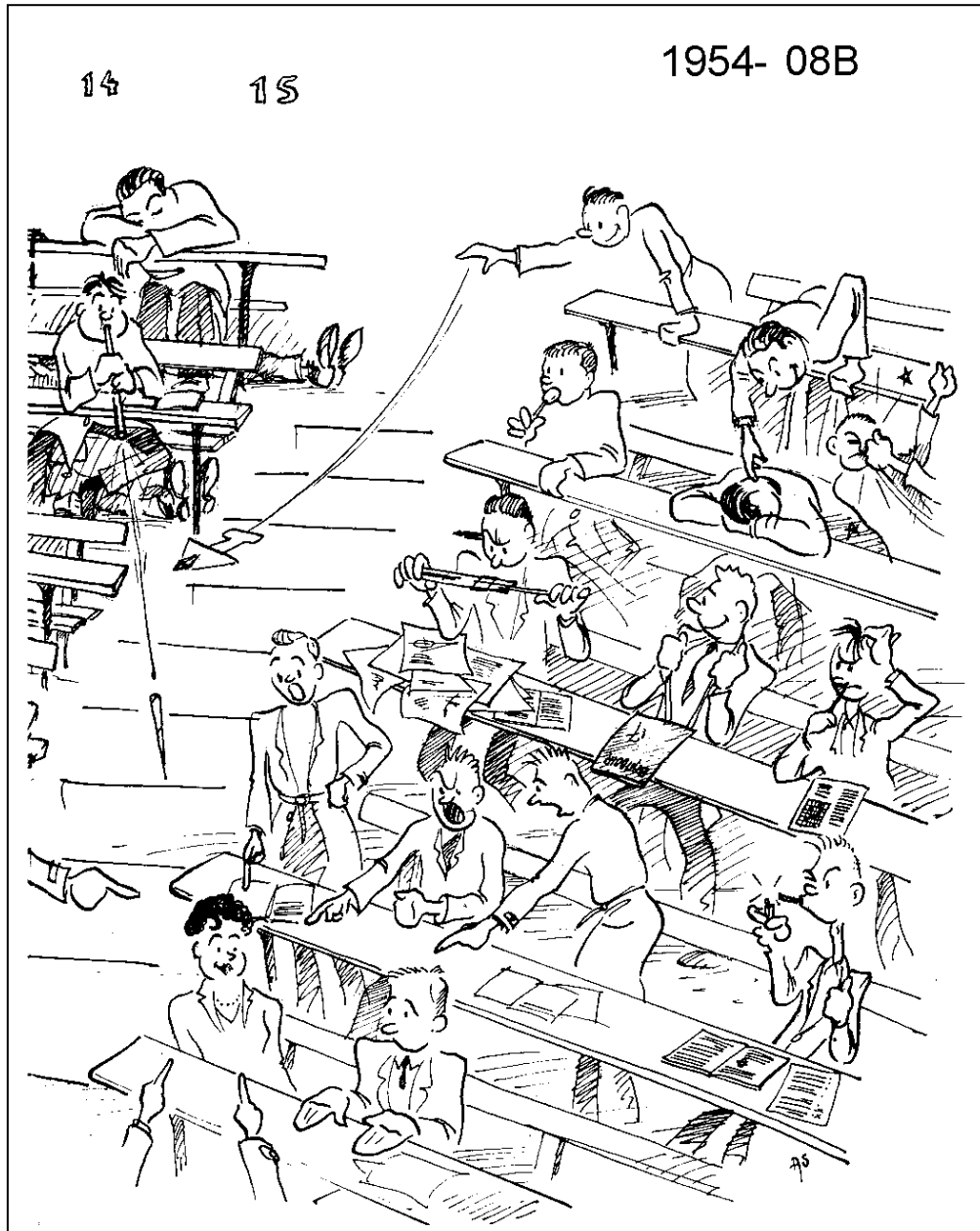
15€ coupe femme

Pour t'inscrire, envoie un mail à tiffany.cavel@student.ecp.fr

Si certains d'entre vous hésitent (notamment les filles...), sachez que nous avions déjà fait appel à cette coiffeuse l'an passé et qu'elle sera d'un bon conseil et respectera vraiment vos demandes !

Tiffany pour le BdE





Et pour finir en beauté, cette vue d'amphi avec les cris :
Les mains, sur la table !... Les mains, sur la table !...

1932-63



Tata

Qui ne dira jamais qui était
cette adorable TATA ?

**ET MAINTENANT, QUI NDUS DIRA QUI ÉTAIT CETTE MERVEILLEUSE
TATA ?...**

VITRINES – page 28
Galerie « Les femmes à Centrale »

L'histoire Marc Dupuis

Miss Centrale change le look de l'ingénieur

Rcherche ingénieure désespérément. Quand elles décrochent un bac scientifique, les jeunes filles s'inscrivent illico en médecine. Ou en école de management, voire en filière littéraire. Devenir ingénieure ne les fait pas rêver. Miroir, mon beau miroir, pourquoi les sciences n'ont-elles pas l'heur de plaire à ces dames, même et surtout dans les écoles d'ingénieurs les plus réputées ?

Parlant sur le fait qu'elle pouvait aisément changer l'image de la femme ingénieure, l'Ecole centrale Paris a décidé de frapper un grand coup. Il faut dire que ni elle, ni les Mines, ni même Polytechnique ne dérogent à la bouderie générale. A Centrale, les filles ne représentent même qu'un peu plus de 17% des élèves ingénieurs. Autrement dit, ces demoiselles ne sont que 221 quand les garçons, eux, sont 1 046. Dans une école où l'on manie bien les données chiffrées, pas de doute, la parité n'y est pas.

Pour tenter de créer un peu plus de mixité dans ce monde très masculin et combler

l'écart entre les genres, la grande école a décidé d'ouvrir la chasse aux filles en créant un site Web. Un site d'un genre assez particulier, avec mascotte en prime.

Sur Mademoisellefaitcentrale.com, « Mademoiselle C », une héroïne à mi-chemin entre reine du manga et Parisienne-à-la-Jacques-Faizant, promène sa silhouette filiforme et ses jambes effilées de future ingénieure bon chic bon genre sur le site de l'école. Et la très sexy jeune femme de raconter une vie qui ne s'éternise pas au boulot et ne se décline pas vraiment en bleu de travail. Mam'zelle Centrale « aime les dîners entre copains dans des petits bistros, les romans anglais et les films d'horreur, faire la grasse mat', gagner au tennis et collectionner les lunettes de soleil ». On est bien loin de l'image d'Epinal de la femme ingénieure cachée derrière ses lunettes et ses pages de calculs. Et la grande école, qui décidément ne recule devant rien pour susciter les vocations, n'hésite pas à invoquer en sus « 20 bonnes et mauvaises

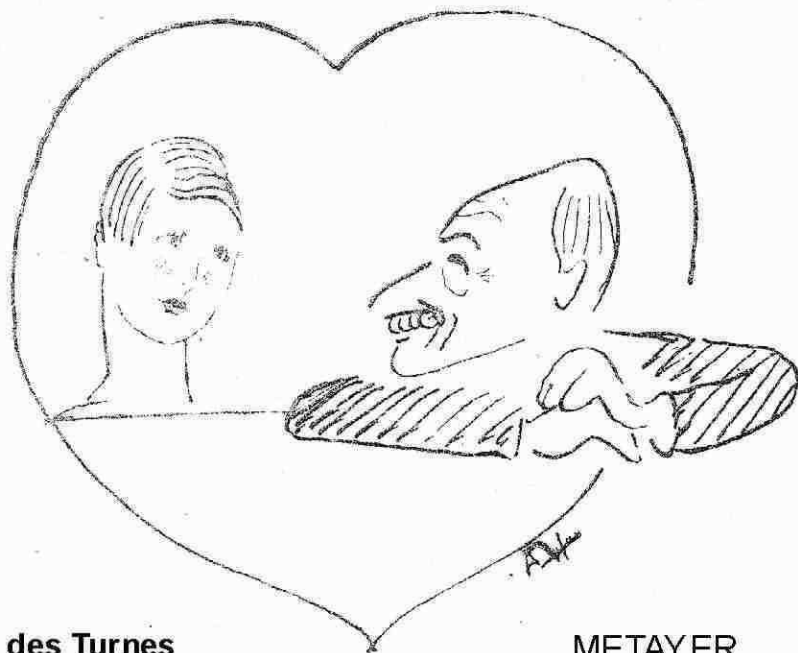
raisons » pour se lancer dans des études d'ingénieure.

On retrouve là pêle-mêle, dans cet inventaire à la Prévert, des avantages de tous ordres. Coté réputation, Mademoiselle C estime que « dire qu'on est centralienne, c'est trop la classe ! ». Côté cœur, elle se réjouit plutôt d'avoir un peu de choix, puisqu'« il y a environ 4,5 garçons pour 1 fille ! ». Et ce sont des bons partis, puisque, côté finances, faire Centrale – ou une autre grande école –, c'est s'offrir « la certitude d'obtenir un poste à haut niveau de rémunération ».

Faut-il rappeler que ce site, qui s'adresse aux jeunes collégiennes et lycéennes encore indécises sur leur avenir, ne remplace évidemment pas un rendez-vous avec un conseiller d'orientation ? Pourtant, il recense chaque jour ses 500 clics curieux. Cinq cents clics et quelques appels. Des coups de fil pour se plaindre de la légèreté de cette campagne de promotion de la science auprès des adolescentes. ■

Le Monde, date 16-7-10

**EXTRAIT DE
L'ECHO DES
THURNES
1927**

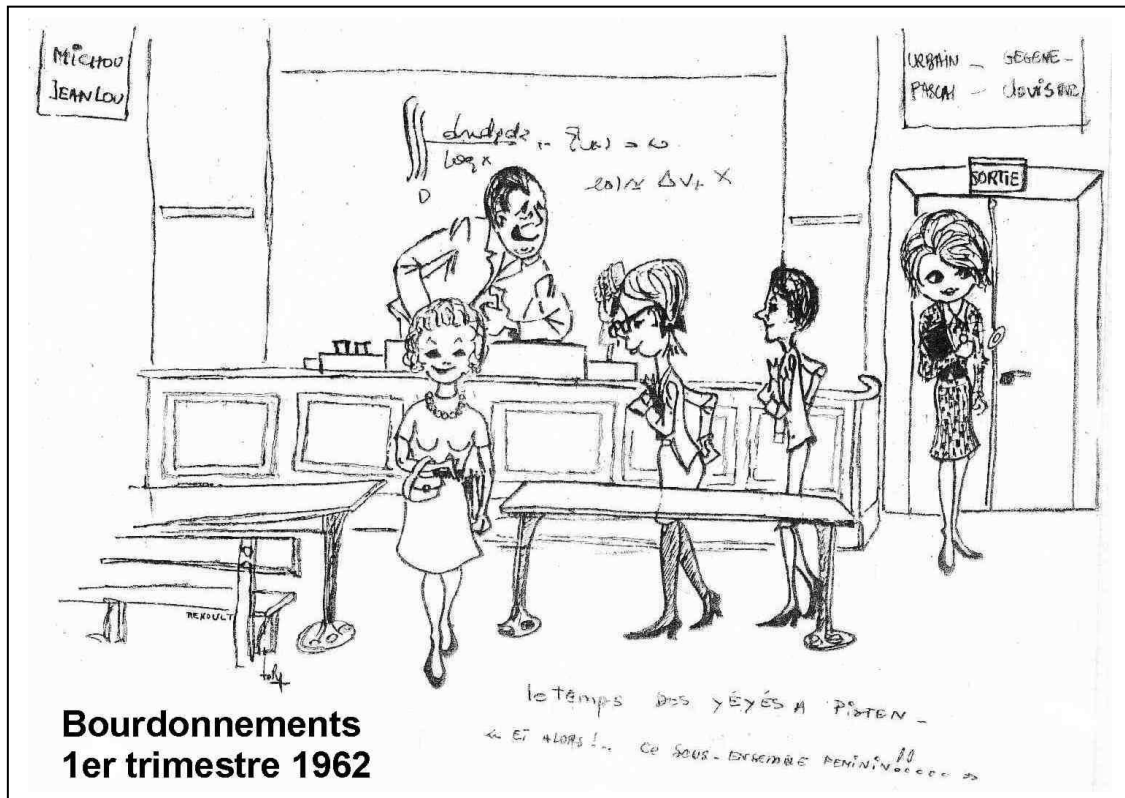


Echo des Thurnes
Revue décembre 1927

Sous le Charme d'Abelle

METAYER
métallurgie

VITRINES – LES PENTRALIENNES – PAGE 29



SALLE DE LECTURE –page 30

Galerie « Centraliennes»

Nous avons rassemblé ci-dessous quelques textes relatant l'épopée des filles à Centrale depuis la postulante Marie Buffet en 1917. Merci de nous communiquer vos propres trouvailles, en indiquant les sources.

LES FILLES A CENTRALE... TROUVE DANS LE SITE DE CENTRALE HISTOIRE

1 - Nous vous recommandons la lecture d'un article très complet, « Centraliennes et pionnières », paru dans la revue « Centraliens » n° 550. A lire sur :

<http://centrale-histoire.centraliens.net/stories/rev550.pdf>

EN VOICI UN EXTRAIT :

C'est ainsi qu'en 1917, une jeune fille (Marie Buffet) se présente au concours d'admission à l'École Centrale. Le Conseil de l'École se penche sur ce cas, sans précédent certes, mais qu'aucun règlement n'interdit, peut-être tout simplement parce que les rédacteurs de ce règlement n'avaient pas imaginé qu'il puisse se présenter un jour. Après une longue délibération qui témoigne de l'ouverture d'esprit remarquable de la quasi-totalité des administrateurs, le Conseil accepte la demande dans sa séance du 6 avril 1917. Les quatre premières Centraliennes appartiennent à la promotion 1921. Par la suite, chaque promotion comptera quelques jeunes filles, généralement une, deux ou trois.

2 – Vous pourrez aussi, sur ce même site, lancer une recherche sur le mot « femmes ». Vous lirez notamment trois autres articles parus dans les revues Centraliens » :

Numéro 583 sur l'histoire d'Eugénie DUMEZ et des deux frères :

Numéro 584 sur le fabuleux destin de Claude DE MAYO

Numéro 606 et l'histoire de Sébastienne GUYOT (P1921C) qui fut aviatrice, sportive (championne de France en cross en 1928) et résistante en 1940.

3 – Achetez le livre « Centraliens et l'Industrie », en vente à la boutique centralienne. Vous y trouverez un chapitre est consacré aux femmes ingénieurs dans l'entre-deux-guerres, rédigé par Glawdys CHAMEREAU.

LES FILLES A CENTRALE...

LU SUR LE SITE WEB « CENTRALE AU FEMININ »

Le Groupement « Centrale au féminin » a disparu, faute d'adhérent(e)s actives. Mais Clarisse PERROTI (P1981) ayant pris la présidence de « Grandes Ecoles au féminin », Centrale est plus présente que jamais auprès des anciennes... Voir le site de Grandes Ecoles au féminin sur :

www.grandesecolesaufeminin.net/

Lire aussi l'article du Monde du 16 juillet 2010 :

Hier

L'École Centrale a été une des premières Grandes Ecoles à s'ouvrir aux femmes et la direction de l'école s'est toujours montrée favorable à la présence de femmes.

1917 : ouverture de l'École Centrale aux femmes

En 1917, pour la première fois une femme a postulé. Cette même année, le Conseil d'École s'est prononcé à l'unanimité moins une voix en faveur de l'admission des jeunes filles. La première promotion mixte est sortie en 1921. Elle comprenait 7 femmes dont Sébastienne Guyot qui a été une

aérodynamicienne de grand talent, passionnée d'aviation, pilote privée et auteur de brevets pour la construction d'un hélicoptère dont le projet a été retenu par l'armée française en 1938. Elle a de plus un palmarès sportif fort brillant, en étant notamment championne de France de Cross en 1928 et elle est morte pour la France en 1941.

Promotions 1921 à 1939 : les pionnières

Les 19 premières promotions ont compté en tout 57 femmes. La majorité d'entre elles étaient issues d'une famille habitant la région parisienne et avait un père cadre dans le milieu industriel. 37 se sont mariés dont 24 avec un centralien.

Elles ont souvent rencontré des difficultés professionnelles : Certains métiers sont restés longtemps réservés des hommes, en particulier les métiers de production. Elles ont connu le chômage lors de la crise de 1930. Elles ont également été limitées dans leur carrière. Le fameux plafond de verre existait déjà !!!

1926 : création du premier groupement féminin

Le monde du travail était peu préparé à l'arrivée de femmes dans les métiers d'ingénieurs. Aussi, les femmes se sont regroupées pour échanger leurs expériences.

Pendant longtemps, le groupement a été actif proposant plusieurs rencontres annuelles pour faciliter les contacts entre les anciennes et les jeunes promos. La principale problématique était de concilier la vie privée et la vie professionnelle. Jusqu'en 1968, le directeur de l'école assistait au repas annuel, manifestation chaleureuse et conviviale très appréciée.

1997 : disparition du premier groupement féminin

Le groupement n'avait plus d'activités. Il a donc disparu.
Cette absence d'intérêt pour partager entre femmes ne peut qu'étonner

LES FILLES A CENTRALE... **LU DANS PISTON INFORMATION...**

DANS LE P.I. N°08 DE NOVEMBRE 2008 par Manon

Centralienne fraîchement intégrée s'extrait du campus pour aller visiter les gens de son ancienne vie (sa famille, ses amis 5/2, son ex – pour plus d'informations, se conférer au théorème de novembre), on lui demande souvent : « *mais en fait, vous êtes combien de filles à Centrale ?* ». et là, quand la jeune fille répond : « *bah, 15-16% je dirais...* », il y a inévitablement cette remarque qui surgit (« hors de la-a nuit...court vers l'aventure au ga-alop.. ») : « *Ah bah punaise tu t'embêtes pas alors!* » Attardons nous un peu sur ce commentaire. L'emploi du mot punaise (qui vous vous en doutez, peut être remplacé par d'autres

mots – certes moins frappants mais plus respectueux), traduit clairement la surprise et l'émerveillement de l'interlocuteur. Il doit exister une sorte de mythe de l'école d'ingénieur qui pourrait s'énoncer ainsi : « *les filles sont tellement peu qu'elles sont privilégiées (=prennent du bon temps)* ». Le but de cet article (ah, on y arrive!) est d'expliquer en quoi cette affirmation est loin, très loin de la réalité...

En guise d'introduction à mon argumentation, je commencerai par vous parler du premier ch'ti bang de l'année. Cette première soirée est sans aucun doute représentative de toutes celles qui suivront. Il donne à la jeune centralienne un aperçu de ce qui l'attend (je suis d'ailleurs étonnée qu'autant de filles restent).

La centralienne ne va pas danser spontanément. Et quand elle s'élanche sur le dance-floor, elle est prise de deux sentiments contradictoires :

- l'impression d'être dans une immense boîte gay. Des garçons, des garçons, encore des garçons.

Comme ça a l'air plutôt sympa mais croyez moi c'est assez flippant

(surtout quand 50% de ces garçons ont des cheveux longs ce qui induit la centralienne en erreur quand elle croit apercevoir une, puis, quand les garçons autour d'elle l'ont remarquée, le sentiment

d'être (je cite ici l'analyse d'un fameux marseillais) : « *une poule morte sur un plage, qui attire une nuée de cormorans* ». Pour éclaircir ses pensées, je donnerai ma propre interprétation, à l'aide la comparaison suivante : « *un éclair au chocolat aux Boulimiques Anonymes* ». Et ça, c'est encore plus effrayant.

Mais être une fille à Centrale, c'est un combat de tous les jours.

Il y a les toilettes au Bat'Ens, un seul par bloc pour les filles – certes, nous sommes peu nombreuses mais on fait pipi plus souvent, c'est comme ça-. Il y a tous ces garçons qui finissent par croire que tu en es un aussi (à force de traîner avec eux), et qui n'hésitent plus à lancer leurs blagues grivoises, commentaires salaces ou autres en ta présence.

Et surtout, il y a...l'épreuve de la laverie.

Il y a environ 100% de chances que le jour où vous décidez de faire une lessive de lingerie extravagante et affriolante (beaucoup de dentelle et très très peu de tissu), vous arriviez 30 secondes en retard au moment du transfert machine à laver-sèche linge.

Évidemment, quelqu'un de très aimable (=pressé) aura déplacé votre linge pour vous, faisant tomber ça et là quelques sous-vêtements, que vous ramasserez, honteuse et à la va vite, en arrivant. Et, car jamais un sans deux (jamais un malheur sans deux, faut suivre les gens!), les quatre personnes qui attendent la fin du cycle de leur machine décident de rester au sous-sol, et sont donc les spectateurs de vos sous vêtements gambadant gaiement dans le sèche linge (vous avez bien essayé de vous adosser négligemment à celui ci pour donner un peu d'intimité à vos dessous mais vous n'êtes ni assez grande ni assez large)...

Voilà un bref aperçu de ce que cela peut être d'être une fille à Centrale...to be continued !

ETRE UNE FILLE À CENTRALE (LE RETOUR) par Manon.

Et oui, après 2 ans de suspense, je reviens avec la suite de cet article commencé lorsque j'étais fraîche et innocente GPAte de la P2011 (je vous vois venir « Tiens ça date! ». Ben oui, deux ans). Je vous avais listé tous les emmerdements qu'il existe à être une fille à Centrale. Et me revoilà, bien décidée à trouver cette fois les avantages d'un tel statut. Mais je ne garantis rien.

Bon déjà, quand on est une fille, on est clairement en minorité. Et comme on est au 21ème siècle, on a pour les minorités ce que l'on appelle la discrimination positive. Et donc c'est censé être bien, genre pour les filles, les AST et les TIME de Centrale (les nouvelles minorités). Et bien je vais vous dire, c'est de la grosse *m#####*. Être fille ne donne ni droit aux trois points de projets en plus pour les maths en 1A (comme les TIME) ni à une dispense de physique quantique (comme les AST), ça vous donne droit à rien. Ah si, excusez, toutes les deux semaines vous recevez un mail d'une certaine Clarisse Perotti (ou assimilé, je n'ai jamais retenu vraiment son nom), de « Centrale au Féminin », qui vous propose d'aller lécher les bottes du président d'EADS pendant un petit déjeuner au FOUQUET'S à prix compétitif (36€ le petit déjeuner quand même, à croire qu'être étudiante et fille à Centrale ça vous rend reine du pétrole), et d'écouter ledit président expliquer pourquoi il n'y a pas de femme dans son comité exécutif (« c'est comme ça »). Ah aussi, en tant que fille à Centrale, vous avez la chance, puisque vous représentez une minorité, d'être affectée spécifiquement, une par une, par projet enjeu.

Pour bien répartir les filles quoi.

Parce que Dieu sait qu'elles sont connes/bonnes et qu'il faut bien les partager.

Non, bon, soyons sérieux, quand on est fille, on a de quoi choper. Voilà LE gros argument à présenter aux filles. Que je peux comprendre, tellement la piste de danse les soirs de bangs a des airs de boîte du Marais (sans les lesbiennes).

Donc techniquement, étant fille à Centrale, j'aurais le choix en ce qui concerne les targets de choppe. Mais attention. Petite démonstration. Prenons une fille de 2^{ème} année, histoire de prendre dans la moyenne. Ni jolie, ni moche, passe partout. Elle avait un copain mais ils ont rompu en novembre de son année de GPAte (se conférer au théorème du même nom) et après s'être mutilée/ prostrée et avoir chopé son meilleur ami d'enfance elle se retrouve en septembre, fraîche comme un gardon, à l'affût de la choppe.

Petit calcul.

Une GDAté, par règle incontestée, n'est pas sensée sortir avec un GPA (je sais, je vous vois venir). C'est contre les conventions, et on peut vous charrier avec ça pendant longtemps. Donc on supprime les GPA en tant que choppes potentielles.

Restent les GDA et GTA, soit environ 600 mâles.

Il faut quand même y enlever les gays, représentant environ 8% (estimation personnelle, probablement erronée).

Restent 550. Parmi les GDA et GTA, y'en a des maqués. Ca arrive.

Bah oui déjà parmi les vieux cons, une bonne grosse moitié est en couple. La césure, la maturité, tout ça vous donne des ailes pour vous caser avec Marie de la CC et vous marier l'année prochaine. Enlevons donc 180 personnes.

Restent 370 .

Vous allez me dire, à ce stade là, poulette, tu vas pas te plaindre, ça fait quand même pas mal.

Attendez donc.

Notre chère GDAté étant prudente, elle se décide à ne pas considérer les GDA partant en S4, parce que 6 mois à l'étranger, pour le couple et le karma, tu comprends, ça lui fait mal à son petit coeur.

Restent 300 .

Sur ces 300, soyons lucides, il se peut qu'une moitié ne soit pas du tout intéressée par notre héroïne, même sous la menace (les centraliens ont beau être morts de faim, notre GDAté n'est ni jolie ni moche, dans la moyenne quoi).

Restent 150 (ce nombre peut augmenter sous le coup de l'alcool).

Sur ce 150, au moins un tiers sont vraiment moches.

Restent 100 .

Et sur les pas-trop-moches voire- Zac-Efron-like on peut raisonnablement se dire qu'il y en a une bonne moitié dont la personnalité/situation sociale ne conviendra pas du tout à notre GDAté (trop con, trop méchant, trop efféminé, pas assez efféminé, pas assez macho, trop macho, pas assez riche, il adore sa mère, il n'aime pas le poisson, il adore la chasse, il sait ce que veut dire HTML en vrai, il vote au FN...).

Restent 50 .

Et au final, 50 sur un potentiel de départ de 600, ça fait pas beaucoup. Mais ne nous plaignons pas tant que ça, si on fait un calcul similaire pour un GDA (donc un mâle, vous me suivez), il lui reste à la fin 4 filles potentielles, parmi lesquelles il y a sûrement son ex et sa cousine. Donc que la choppe soit plus facile pour une fille, je vous le concède, mais bon, ne confondons tout de même pas quantité et qualité.

Différence il y a.

Les avantages restants? Peut être que niveau recrutement, les boîtes sont plus intéressées par des filles ingénieur, parce que le profil est nouveau, différent. Il paraît qu'être une ingénieur ET une fille est un plus. Ca, je n'en sais pas trop, mais je vous tiens au courant, le stage de fin d'étude se profile et je saurai faire jouer mes atouts si appréciés.

LU DANS LA RUBRIQUE « PAROLES DE CENTRALIENS »

Ronald MATTATIA (68), assisté d'André DENIS (68), assure depuis 2007 une rubrique hebdomadaire dans le journal des élèves, le fameux « P.I. », pour « Piston Information ». Sous le titre « Paroles de Centraliens », il raconte aux jeunes la vie d'autrefois à l'Ecole, essentiellement la période Montgolfier et Cîteaux.

Nous y avons choisi quelques articles plus spécialement consacrés aux filles, avec la collaboration de Claude de MAYO, P1936, qui nous avait confié ses souvenirs. L'ensemble constitue un joli travail de mémoire, qui a obtenu un réel succès sur le campus de Châtenay.

PAROLES DE CENTRALIENS : QUAND NOS GRANDS-MERES FAISAIENT PISTON...

Avant le concours 1928 - 1933 Comment entrer à Piston Les lycées de filles et les lycées de garçons

En 1932, il y avait des lycées de filles et des lycées de garçons et il n'était pas question de mélanger les enfants de sexe différent. Cette réflexion laisse supposer que nos parents avaient des pensées égrillardes et peu de confiance sur le comportement érotique de leur progéniture. Depuis 1920 des jeunes filles étaient admises en préparation aux grandes écoles dans les lycées de garçons.

À Louis Le Grand nous n'étions que deux filles en classe Piston, préparation du concours d'entrée à L'Ecole Centrale contre quarante garçons. Il y avait une fille en Taupe qui préparait l'Ecole Normale des Sciences et une en Cagne (Ecole Normale lettres).

En 1929 j'entrai en classe terminale au Collège de filles de Dunkerque ; nous étions six élèves en classe de Philosophie mais il n'existait pas de classe pour la préparation du baccalauréat de mathématiques élémentaires (mathelem) que l'on passait après avoir réussi le premier bacho

d'études générales. Ma mère, pleine d'illusions, demanda un rendez-vous au proviseur du lycée de garçons afin de me faire admettre en classe de mathématiques. Il fut scandalisé par cette demande invraisemblable et l'Académie finit par créer une classe spéciale pour moi au collège de filles, classe dont je fus la seule élève pendant une année.

Le professeur de Physique montait sur son estrade et faisait son cours comme si elle se trouvait devant une classe de plusieurs élèves; elle m'obligea même à rédiger, seule dans la salle, sous sa surveillance, des compositions de physique et de chimie. Quand elle m'interrogeait, elle m'appelait Mademoiselle comme cela se pratiquait alors dans les écoles de jeunes filles. Je fus toujours première cette année là en classe de mathématiques.

Le professeur de mathématique avait sans doute le sens du ridicule plus développé et il me considérait comme un garçon, me tutoyait et m'appelait par mon nom de famille comme il en avait l'habitude avec ses élèves. Il eut l'idée malencontreuse de s'asseoir à côté de moi, sur le banc d'un bureau d'écolier au lieu de rester sur son estrade. La Directrice du Collège, entra un jour sans prévenir et la place d'un professeur assis à côté d'une jeune fille lui parut scandaleuse. Elle ne dit rien sur le moment mais mon professeur me raconta, par la suite, qu'elle lui avait fait des reproches sévères.

- Je ne vais quand même pas te faire un cours du haut de mon bureau de prof, dit-il. Désormais, tu viendras chez moi et je te donnerais des leçons particulières à la maison.

Je réussis mon " bac " de Philosophie mais je du repasser l'oral de mathématiques en octobre.

Le lycée Louis le Grand.

J'arrivai au lycée Louis le Grand, après la rentrée. Les cours avaient commencé depuis une semaine et le censeur me donna un document destiné au professeur, le jour de mon arrivée.

Je frappai à la porte de la classe dont la vitre opaque me cachait l'intérieur, mon cœur battait très vite dans ma gorge et j'entrai sans bruit. Les élèves, déjà installés dans leur classe, ne s'attendaient pas à voir arriver une fille. Un murmure m'accueillit, je piquai un fard et j'avançai timidement vers le bureau du professeur pour lui donner le mot du censeur.

Il me parut très vieux, à cause de sa barbe blanche mais son regard doux et rêveur me rendit un peu d'assurance quand il me désigna une place au premier rang, à côté d'une fille. Les bureaux liés à leur banc étaient prévus pour deux écoliers et elle était seule, sans compagnon, isolée comme une pestiférée.

Le professeur se mit à parler et je perdis pied assez vite, bien qu'il se fût adressé à moi pour expliquer le début du cours que je n'avais pas suivi. Je n'entendis pas un mot de son discours et tentai de suivre la suite des explications, désespérée de ne rien comprendre. L'autre fille, portait un tablier bleu, des longues boucles brunes et ses yeux bleus éclairaient un visage rose. Elle se leva, à la fin du cours et elle me parut très grande. Nous pûmes enfin nous parler, ce qui me mit enfin à l'aise. Elle me donna tous les renseignements utiles pour rattraper mon retard.

Quarante garçons nous entouraient, quelques-uns en blouses longues de couleur indéfinissable, d'autres habillés correctement et portant des cravates. C'était l'époque des Knickers, sorte de pantalons qui s'arrêtaient au-dessous des genoux, sur des mi-bas de laine, ornés de dessins. Aucun élève n'aurait osé venir au Lycée, mal habillé, sans cravate, dans les classes des grands, après le « bac »; le blue-jean n'existait pas encore et seuls, les pensionnaires qui se sentaient chez eux, avaient des tenues négligées. Les filles portaient des robes, ne sortaient pas dans la rue sans chapeau et devaient mettre des blouses au lycée. Ariane avait un tablier bleu, couleur assortie à celle de ses yeux et je retrouvais ma blouse noire d'écolière. Les pensionnaires se baladaient, toute la journée, vêtus de leurs blouses grises qui devaient cacher des vêtements négligés; ils ne quittaient jamais le lycée, faisaient leurs devoirs en étude, mangeaient à la cantine et dormaient ensemble dans un dortoir au dernier étage de l'établissement où il n'y avait pas de chauffage. Ils avaient droit une douche par semaine et les autres jours, ils se lavaient à l'eau froide. Ils ne sortaient que le jeudi après-midi ou le dimanche, pour aller chez leur correspondant, grande personne choisie par leurs parents qui étaient responsables d'eux vis à vis de l'administration du lycée.

Mes parents habitant Dunkerque je logeai dans une maison d'étudiantes, au quartier latin rue Lhomond. J'aimais et j'aime encore ce quartier de Paris, derrière le Panthéon, où la rue Mouffetard et la rue du Pot de fer, rappellent les vieux quartiers des petites villes. Je n'avais alors que dix-sept ans, l'âge de Rimbaud, je n'étais jamais venue à Paris et je rêvais des tilleuls sur la promenade, de rencontres romantiques, d'amour. Je vécu seule à Paris dans cette maison réservée, en principe, aux étudiantes ayant plus de vingt ans

Le concours en 1933.

En 1933, le concours d'entrée à l'Ecole Centrale se passait dans une vaste salle à laquelle on accédait par un large escalier. L'immensité de la salle m'impressionna mais je suis, actuellement, incapable de retrouver l'endroit où elle était située près de la porte de Versailles. Le concours durait une semaine et nous arrivions tous par le métro.

Pendant l'épreuve de physique nous avions le droit d'utiliser *une règle à calcul*, petit instrument devenu préhistorique, deux règles coulissantes en bambou sur lesquelles étaient inscrits des chiffres. On faisait glisser la partie mobile pour faire coïncider les chiffres: addition, multiplication, division, logarithmes et la règle permettait de réaliser des calculs. Mais elle ignorait la virgule ce qui obligeait les élèves à évaluer les ordres de grandeur, opération qui mobilisait un nombre important de neurones dans notre cerveau. Ce petit appareil de calcul coûtait très cher mais il était autorisé sans être obligatoire.

Quand j'ai vu apparaître les premières petites calculatrices (sans virgule), j'ai admiré cette invention qui augmentait notre rapidité d'exécution. Mais l'apparition de la virgule dans un nouveau modèle me fit croire au miracle, et j'écartai définitivement le cauchemar d'évaluation des grandeurs. La plume d'oie avait été abandonnée depuis longtemps et nous avions oublié le porte-plume de notre enfance. Nous écrivions déjà avec un stylo en 1933 mais il n'existait pas de pointes Bic, pas de crayon-feutre et chaque candidat emportait, pendue au bout d'une ficelle, une petite bouteille d'encre afin de ne pas rester en panne pendant l'examen, la réserve de notre outil d'écrivain n'étant pas inépuisable. Le stylo nous paraissait une invention astucieuse et moderne car dans les classes du lycée nous avions commencé à écrire avec des porte-plume que nous trempions dans les encriers, petits pots de faïence blanche, encastrés dans des trous creusés dans les bureaux en bois. L'encre violette laissait sur les doigts des écoliers maladroits et sur les tabliers, de jolies tâches indélébiles. Les plumes pour écrire avaient le nom bizarre de Sergent Major et les plumes de Ronde permettaient de faire des lettres de titres en traits fins et épais. En dessin industriel, à l'Ecole Centrale en 1936, les titres s'écrivaient encore avec des plumes de ronde et dans notre turne, l'un de nos camarades particulièrement doué, dessinait les titres de tous les dessins.

Le jour du Concours, j'arrivai le matin de bonne heure à la porte de Versailles et je rejoignis la foule de garçons qui attendaient déjà l'ouverture des portes. On remarquait tout de suite quelques filles perdues dans la foule, à cause de leurs robes et de leurs chapeaux. Enfin l'attente prit fin et nous entrâmes en silence dans une grande salle remplie de petites tables isolées sur lesquelles étaient inscrits nos noms. Une fois les sujets distribués, on aurait entendu voler une mouche car seul le bruit des pas réguliers des surveillants qui circulaient sans arrêt entre les tables troubla le silence. Un petit courant d'air souleva ma feuille de brouillon quand l'un d'eux passa près de moi.

Le concours dura plusieurs jours et la dernière épreuve, celle du dessin de bosse, nous apporta enfin un peu de détente. Nous arrivâmes, le matin, une planche à dessin et un carton sous le bras, plus calmes que les autres jours, un peu abrutis par notre semaine de travail.

La vie à Piston 1933 1936 : Mon arrivée à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

« J'entrai sous le porche de l'Ecole Centrale, alors située rue Montgolfier à Paris. La cour carrée entourée de grandes baies vitrées sur trois étages me fit l'effet d'un couvent austère. Un canon ancien, dans un coin, lui donnait un air de vieux musée.

Une bande de garçons faisait la queue devant le guichet de distribution de planches à dessins, de cahiers et de divers instruments nécessaires à notre travail futur.

Des cris de sauvages m'accueillirent:

-Voilà Zizi ! Zizi comment vas-tu? Zizi est reçue.

Je n'osai plus avancer, ne sachant pas où mettre mes bras, paralysée par une timidité angoissante. J'avançai quand même en prenant un air aussi indifférent que possible, vers la fin de la queue d'attente, les joues en feu.

Pourquoi m'appelaient-ils Zizi ? Cette expression n'avait pas encore le sens que lui a donné Pierre Perret dans ses chansons. Je suppose que le surnom de Bizute, que mes camarades avaient crié pendant le concours, avait été mal compris et que ce nouveau surnom de Zizi en était une déformation. Enfin les garçons se calmèrent J'avançais timidement pour prendre ma place dans la queue, quand le premier de la file, fit un grand salut en disant:

-Mademoiselle, je vous en prie; veuillez passer devant nous.

J'hésitai, je le regardai, sans doute l'air ahuri, sans oser avancer.

-Zizi, devant ! Devant!

-Les filles ça passe devant, cria une voix ironique.

- Pas les filles qui entrent à Piston ! Hurla un anti-féministe que l'on n'appelait pas encore macho. Ainsi que je n'attendis pas mon tour pour obtenir mon matériel que je saisis rapidement, en disant tout bas au premier de la file:

- Merci! Merci beaucoup !

Je filai, aussi vite que je pus vers la porte, vers la rue, sans regarder derrière moi, sans écouter les plaisanteries qui commençaient à fuser.

En arrivant à la maison, j'essayais la blouse écrue qui faisait partie du lot destiné à chaque élève, elle m'arrivait jusqu'aux pieds, les manches dépassaient mes mains, j'avais l'air d'un épouvantail. Mon frère riait, ma mère riait et je ne mis cette blouse que, bien longtemps après mon entrée à l'Ecole, quand nous avons commencé à travailler au laboratoire et que j'avais enfin perdu ma timidité. Mais la mode était alors d'avoir une blouse et je retrouvais mon tablier noir d'écolière tandis qu'Ariane reprenait son tablier bleu de la couleur de ses yeux.

La station de métro, près de l'Ecole Centrale, s'appelait Arts et Métiers, expression qui m'a toujours enchantée parce elle se rapprochait de Arts et Manufactures qui est celui de notre Ecole. L'air démodé de ces deux mots si proches, réveille un passé poétique dont on a oublié l'origine qui rappelle que le métier d'ingénieur est un métier d'Art. Mais nous disions toujours « Piston » en parlant de notre Ecole.

La vie à l'Ecole en 1933

Les élèves formaient des petits groupes qui réunissaient douze camarades destinés à travailler ensemble dans un local appelé Turne, sous la direction d'un élève qui avait réussi le concours d'entrée dans un bon rang, le **missaire**. Il était chargé des relations avec l'Administration. . En première année, les amis d'un même lycée se réunirent. Il y avait la Turne Saint-Louis, la Turne Chaptal, la Turne Ginette (Sainte-Geneviève) et les turnes de Province. Chaque salle portait un numéro qui correspondait au rang d'entrée à l'Ecole du missaire. Ariane et moi, faisons partie d'une Turne Louis Le Grand. Ce mot missaire donnait un air militaire à notre petit groupe. Il provenait sans doute du mot commissaire, mais au premier abord il me surprit comme le nom de **Mandant** donné au surveillant dont le bureau se trouvait au bout d'un long couloir sur lequel ouvraient les portes vitrées des turnes.

Trois ans d'école, trois ans de petites histoires, trois ans de bons et de mauvais moments ! Il s'est passé bien des événements que j'ai oubliés, mais d'autres m'émeuvent encore, d'autres me paraissent amusants à raconter.

Je ne raconte pas des événements importants, les heures de travail assidu, les préparations d'examens, les cours d'amphi à mettre au propre, mais seulement des petites histoires qui laissent des souvenirs amusants.

En 1934 il y avait peu de filles à Centrale ; dans la promotion de première année (bizuth) nous étions deux, en deuxième année (carrée) En troisième (en cube) une fille seule tenait tête aux deux cent soixante garçons.

Le matin, les cours avaient lieu dans un grand amphithéâtre. Sur l'un des murs, une horloge, surnommée « le Taxi » mesurait le temps et devant les gradins qui montaient en escalier un long bureau nous séparait du professeur. La Direction avait choisi les places des deux filles sur un bureau-banc à deux places, situé dans les deux premiers rangs qu'on appelait les rangs des sourds et des aveugles. Il n'était pas question de nous laisser choisir nos compagnons comme les garçons. Les tables des deux premiers rangs étaient mobiles, et avaient été rajoutées quand le nombre d'élèves par promotion commençait à augmenter, tandis que sur les gradins des bancs et des tables étroites étaient fixés au plancher.

Après les cours du matin, le déjeuner avait lieu au restaurant du rez-de-chaussée où les plats étaient servis contre des tickets que l'on achetait chaque semaine. Généralement le repas revenait à 7 ou 8 francs de l'époque; un paquet de cigarettes américaines valait le même prix. . A cette époque les cigarettes n'empoisonnaient pas les gens, du moins nous ne le savions pas et nous fumions partout sauf en amphi. Les paquets de cigarettes les moins chers portaient le nom de gauloises et ils valaient 2,50 francs.

Les murs du restaurant de l'ancienne Ecole de la rue Montgolfier étaient décorés de fresques en couleur qui représentaient des scènes de la mythologie grecques auxquelles nous ne prêtions guère attention. Elles avaient été peintes par un architecte connu, Le Prince Ringuet ancien élève de

l'Ecole et notre Directeur Léon Guillet en était très fier. On prétendait qu'il les avait inaugurées plusieurs années de suite et un croquis d'amphi rappelait ces cérémonies remarquables.

On entrait dans la salle par des portes vitrées qui donnaient sur une cour carrée, centrale.

L'après midi, nous nous retrouvions en turne pour réaliser des projets, des dessins industriels, étudier les cours ou préparer les colles et les examens généraux.

Les « examgénéés »

Les études à l'Ecole me semblaient trop techniques et je n'aimais que les cours théoriques comme les mathématiques, la physique et la chimie organique. Malgré cela, j'étais bien obligée d'étudier toutes les matières, car il fallait passer les colles. Les "examgénéés" (examens généraux) avaient lieu une fois les cours terminés, après « **l'enterrement du prof** »

Les cours se terminaient par un enterrement solennel du professeur. Le major faisait un discours auquel le professeur répondait et les élèves commençaient à lancer des remarques et chahutaient pendant un bon moment.

Après l'enterrement, un examen, sur l'ensemble du cours que nous avions en principe potassé, permettait d'attribuer des notes aux élèves et nous avions alors à notre disposition les fameux **bandoirs**, feuilles imprimées par des anciens astucieux. Une partie des révisions se passaient en turne, chaque élève passant au tableau noir pour apprendre à bien se comporter à l'oral. Puis un jour, il fallait s'exécuter devant un colleur inconnu, venu exprès pour nous torturer. Il y avait les indulgents, les sympathiques, les vaches. Ces "Examgénéés" étaient importants, car la moyenne de toutes les notes, ainsi obtenues, comptait pour le rang dans la promotion et elle était affichée chaque semaine dans le couloir. Il était indispensable d'avoir la moyenne de 14,3 pour obtenir son diplôme final et il ne s'agissait pas de plaisanter quand on n'atteignait pas cette moyenne fatidique.

Quelques le Grand m'ont laissé des souvenirs.

L'examen Caillou

C'est ainsi que nous désignons la Géologie et nous devons reconnaître le nom des pierres, déposées dans deux caisses, rangées sans étiquette. Nous n'étions pas particulièrement intéressés par ce genre de questions qui nous paraissaient en dehors de nos préoccupations de futurs ingénieurs. Des élèves avaient inscrit un plan des boîtes avec les noms des cailloux, sur une toute petite feuille de papier, qui circulait parmi les élèves ; on la dissimulait, dans une manche ou dans le creux de la main. Mais un jour, pour une raison inconnue, l'ordre des pierres fut changé par une main malfaisante et les noms les plus fantaisistes sortirent, avec aplomb de la bouche des élèves, au grand étonnement du professeur qui avait l'habitude d'obtenir de bonnes réponses. Il y eut beaucoup de mauvaises notes ce jour là.

L'examen de métallurgie.

Sept heures du matin, un professeur inhumain convoquait les élèves à cette heure matinale en plein hiver. Ce jour-là, il faisait un froid de canard, j'arrivai gelée à l'Ecole, la salle n'était pas chauffée et nous tremblions de peur et de froid, assis sur les bancs d'une petite salle. Le radiateur du chauffage fuyait, un filet d'eau agrandissait une flaque devant le tableau noir. Le colleur ne semblait pas s'apercevoir que les élèves piétinaient dans l'eau tout en écrivant au tableau et en récitant leurs cours. Ce jeune professeur n'avait que sept ans de plus que nous mais nous ne nous en rendions pas compte car une auréole de savant le rendait vénérable.

Je sus, plus tard, qu'il était de la promotion de mon mari (29) car il fut son témoin à notre mariage qui eut lieu l'année d'après ma sortie de l'Ecole. Il ne se souvenait pas de moi, ni de cette colle passée les pieds dans l'eau froide. Il est devenu académicien.

L'examen betterave.

Les cours sur la fabrication du sucre avaient lieu en troisième année et nous appelions notre professeur Betterave. A cette époque, Ariane avait épousé un camarade de la promo et elle attendait son premier enfant ; déjà, au moment de l'examen betterave, il était impossible de l'ignorer étant donné son ventre proéminent de femme enceinte. Nous étions cinq élèves dans la classe en train d'attendre notre tour de passer au tableau quand Ariane fut interrogée par Betterave.

La question tirée au sort, elle hésita un moment, rougit, bafouilla une réponse approximative. Elle ne savait pas grand-chose sur le sujet mais Betterave, indulgent, lui demanda de tirer une autre question à laquelle elle ne sus pas non plus répondre.

-Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, commença le professeur, vous avez demandé à passer cet examen en avance, parmi les premiers et vous ne semblez pas l'avoir préparé. Pourquoi ? Vous le repasserez dans quinze jours avec les suivants.

Ariane piqua un fard, eut l'air désespérée mais le professeur ne paraissait pas comprendre son désarroi. Alors l'un d'entre nous décida d'aller expliquer discrètement à Betterave qu'elle était sur le point d'accoucher et qu'elle ne pouvait pas attendre. Il paraît qu'il ne s'était aperçu de rien et il ne savait pas qu'elle était mariée. Je n'ai jamais su quelle note avait eu Ariane à cet examen. Elle mit sa première fille au monde, dix jours après, et cette naissance se passa sans vague ni publicité car elle revint rapidement à l'Ecole.

Le grand Léon

Le Directeur de l'Ecole Centrale était un personnage fort important dans le milieu industriel, membre de l'Académie, très connu dans les milieux politiques, et sa réputation créait autour de son personnage une certaine légende. Beaucoup d'élèves éprouvaient pour lui une grande admiration mais personne n'en parlait et : nous l'appelions entre nous "le Grand Léon " ou simplement Léon. Il m'impressionnait beaucoup et quand il venait nous faire un discours en amphi, on aurait entendu voler une mouche. Comme il le disait, il avait une main de fer dans un gant de velours, expression devenue proverbiale, à notre époque.

J'eus, un jour, le malheur d'être convoquée dans le bureau du Grand Léon où se passa une entrevue orageuse qui me rendit sage pendant longtemps. J'avais crié, avec plusieurs camarades dans un couloir, au moment où il passait et ce juge impitoyable nous convoqua un par un. Il me reprocha ma conduite qui lui semblait incompatible avec la situation de jeune fille admise à l'Ecole et me menaça de renvoi en cas de récidive.

Tous les ans il y avait un grand bal dans les appartements qu'il habitait dans l'Ecole et tous les élèves y étaient invités. La plupart des garçons portaient des habits mais le smoking était admis. Pour la première fois, ma mère m'acheta une vraie robe de soirée, longue, soyeuse. Je l'avais choisie noire, afin de dissimuler un peu d'embonpoint que je n'arrivais pas à perdre mais je ne m'amusai pas beaucoup dans ce bal officiel où nous évitions de faire les fous de peur d'être mal jugés par Léon. Je préférais les bals de Cîteaux, la maison des élèves, car ces soirs là, je me sentais en liberté sans penser à m'occuper de l'opinion des copains

Le baptême de la promo bizut en 1933.

A peu près quinze jours après la rentrée, la jeune promotion devait subir "le baptême des Bizuts". Les trois années d'études conduisaient à la formation de trois groupes, qui vivaient dans trois étages ; les bizuts au premier, les carrés au second, les cubes au troisième. Les rares filles qui avaient été reçues à l'Ecole avant nous n'avaient pas eu droit d'assister à ce baptême car parfois les brimades avaient été trop brutales. Un chahut Bizut avait mal tourné, les anciens étant allés trop loin. On racontait qu'un élève, enduit de goudron et de plumes avait failli mourir d'asphyxie; les brimades avaient alors été interdites pendant quelques années.

Notre baptême fut assez sympathique. Les cubes nous firent agenouiller dans la cour, et après les recommandations sur la façon de se comporter vis à vis des anciens, le major Bizut prononça un discours, à genoux. Nous étions si bruyants que nous n'entendions pas grand-chose. Ensuite, nous reçûmes quelques seaux d'eau et du plâtre en poudre, lancés du premier étage par les fenêtres. Nous avons maintenant le droit de nous appeler "Pistons", de vivre dans la "Ruche". Je trouvais très poétique, l'idée d'être considérée, comme une abeille, un peu choquée pourtant que l'on compare une école que je croyais fréquentée par des intellectuels, à une organisation d'insectes. Mais la présence plutôt bruyante de tous ces garçons évoquait assez bien le bourdonnement d'une ruche.

Le chahut Cube en 1934

Nous étions des Carrés.

. Vers la fin de l'année, les "Cubes " descendaient de leur étage et envahissaient dans l'amphi des Carrés, pour faire leurs adieux en exerçant quelques nouvelles brimades qui finissaient parfois par des batailles.

Décidés à se défendre, les camarades de notre promotion, particulièrement audacieux, avaient sorti les manches à incendie et ils arrosèrent copieusement les cubes au moment de leur arrivée. Il s'ensuivit une bataille rangée, à laquelle je n'assistai pas car mes camarades m'entraînèrent dans le sous amphi, en passant à travers le plancher dont ils soulevaient les lattes.

Les dégâts furent importants et dans notre sous-amphi, un début d'incendie provoqué, sans doute par une cigarette jetée, fut éteint grâce à l'eau qui traversait le plancher ; nous n'osions pas en sortir de peur d'être surpris dans cet endroit qui en principe n'existait pas.

Il y eut un blâme pour l'ensemble de la promotion, et sans doute des sanctions dont je n'ai gardé aucun souvenir. Nous étions assez contents et plutôt fiers d'avoir chassé les Cubes, grâce aux lances à eau.

La maison de élèves : Cîteaux

Les travaux d'électrotechnique avaient lieu à la maison des élèves de Cîteaux qui était un ancien couvent. L'assesseur qui nous surveillait possédait un carnet sur lequel il écrivait des appréciations sur les élèves et un camarade avait eu l'occasion de voir les notes. Chaque élève était noté par un C, deux C ou trois C sans que nous sachions la signification de ce C mystérieux. Nous appelions alors notre surveillant "Triple Con" mais je crois qu'il ne l'apprit jamais.

A la fin des études, qui duraient trois ans, le concours final, qui permettait d'obtenir le diplôme d'ingénieur en exécutant un projet personnel, demandait une préparation assez longue. Ce projet se réalisait en partie en dehors de l'Ecole, ce qui obligeait les élèves qui vivaient chez leurs parents à le préparer seuls. Mais la plupart des garçons allaient travailler à "Cîteaux", la maison des élèves où logeaient les provinciaux. C'était un ancien couvent, de plusieurs étages, avec des chambres pour deux élèves, un peu petites et pas très confortables. Au rez-de-chaussée et au sous-sol, il y avait la cantine, des salles de réunions et des tables de ping-pong. Les filles n'avaient le droit d'entrer que dans une salle du rez-de-chaussée qui servait de parloir où les parents venaient rendre parfois visite à leurs fils. Il était interdit, aux filles, de pénétrer dans les salles du bas et dans les chambres des garçons.

Nous préparions le projet final à plusieurs et la plupart des camarades se réunissaient dans les chambres de Cîteaux pour travailler ensemble, mais cette possibilité était interdite aux Centraliennes. C'est pourtant là que je préparais mon projet final, dans la chambre de deux copains qui avaient un projet analogue au mien. Mes camarades organisèrent alors la surveillance des entrées pour que je puisse passer, atteindre l'ascenseur qui se trouvait au bout du couloir, sans être vue par le Directeur.

J'avais pris l'habitude de circuler clandestinement dans Cîteaux et j'allais parfois modifier ou agrandir mes photos dans un cabinet où différents appareils permettaient de réaliser des travaux particuliers. Un jour je faillis me faire surprendre par le Directeur de la maison des élèves qui m'avait vu entrer et qui me poursuivit dans les couloirs pendant un certain temps. Il ne réussit pas à me découvrir, grâce à la présence d'un copain qui m'ouvrit la porte de sa chambre. Je n'étais sans doute pas la première fille entrée clandestinement dans sa pension de jeunes garçons et qu'il n'a jamais su qu'il avait poursuivi une élève de l'Ecole.

Les bals de Cîteaux avaient lieu dans le sous-sol et les filles invitées pouvaient alors circuler librement sans être poursuivies par un Directeur dont les idées me semblaient d'un autre âge. Là, nous nous amusons franchement et j'ai gardé de très bons souvenirs de danses, de chants, de farandoles, particulièrement quand j'étais en carré et que j'y retrouvais mes camarades de turne qui vivaient presque tous dans la maison des élèves.

A cette époque, l'expression « sortir avec un garçon » n'avait pas la signification que les jeunes gens lui donnent en l'an 2000 et mais les jeunes filles flirtaient. Pourtant elles n'osaient pas faire l'amour parce la peur, de devenir enceinte, les paralysait. Les pilules n'existaient pas et les filles étaient généralement peu informées sur les rapports sexuels Je n'étais pas une exception et mes aventures personnelles font partie d'une autre histoire.

A cette époque une fille n'avait pas le droit de mettre un pantalon. Il n'était pas question de s'habiller comme un garçon, excepté pour faire du ski en montagne ou en été ; sur les plages où il était même permis de porter des shorts.

Mais pendant les manipulations en salle des machines, la Direction, considérant qu'une jupe pouvait être gênante et même dangereuse, avait autorisé les filles à mettre un «Bleu », sorte de combinaison bleue, parfois kaki que les ouvriers portaient pour travailler dans les usines. J'aimais beaucoup ce vêtement qui me faisait ressembler à un garçon, mais il n'était pas question de le mettre ailleurs qu'en salle de manipulations, car j'aurais rapidement été rappelé à l'ordre.

Pourtant, le dimanche matin, quand je partais faire du vol à voile, je mettais des pantalons de ski pour prendre le métro. Plus d'une fois, j'ai entendu des réflexions désagréables que des passagers se permettaient de proférer à voix haute.

Une envolée en amphi.

. Avant l'arrivée d'un professeur, il arrivait qu'un élève des premiers rangs s'envole.
« Envoyez Dupont! » Aussitôt, des mains accrocheuses saisissaient un élève du premier rang qu'ils hissaient jusqu'en haut de l'amphi, jambes en l'air, tête en bas.

Un jour, une voix cria, du haut de l'amphi:

-Envoyez Zizi !

Il n'y eût pas de réaction immédiate et le dernier rang se mit à scander

-Envoyez Zizi ! Envoyez Zizi !

Je n'en menais pas large, je me voyais, déjà, passer de mains en mains, les deux jambes en l'air, avec ma robe retroussée.

Des garçons se précipitèrent vers le bureau à deux places occupées par les filles, le saisirent et nous nous envolâmes dans les airs, transportées vers le haut de l'amphi, un peu bousculées par ces mains qui évitaient de nous toucher. Le professeur entra, au moment où nous arrivions en haut de l'amphi, un peu ébouriffées, essayant de descendre de notre banc enfin posé sur une table. Nous descendîmes à pied tandis que notre bureau banc regagnait sa place par la voix des airs, au-dessus des têtes. Le professeur ne fit aucune réflexion mais il avait envie de rire.

Le sous-amphi

Dans le sous-amphi, sous le plancher en escalier, des élèves avaient installé des matelas, apporté des bougies et des lampes électriques; on y accédait en soulevant certaines planches en haut le "Amphi" sous les tables. Là, les garçons jouaient aux cartes, préparaient parfois un « examgénés » ou dormaient tranquillement jusqu'à la fin des cours qui étaient alors obligatoires. Il était impossible de sécher, car chaque élève devait donner, en entrant, sa carte au Mandant debout devant la porte.

Un jour, pendant un cours, le professeur fit éteindre la lumière pour nous montrer des projections et des raies de lumineuses apparurent entre les lattes du plancher, sous les tables du haut. Le professeur prévint la Direction, mais heureusement les occupants du sous-amphi furent prévenus à temps par leurs camarades et ils avaient disparu avant la visite d'un surveillant. Les lattes mobiles du plancher furent clouées mais cela n'empêcha pas les récidivistes de réinstaller leur refuge au bout de quelques semaines, quand le calme fut revenu.

Les chahuts

Il y avait souvent des élèves qui chahutaient et hurlaient pendant certains cours, quand ils n'aimaient pas les professeurs. Au début, je fus très étonnée et même choquée par le comportement des garçons, car dans tous les lycées de filles que j'avais fréquentés nous respections nos professeurs et si nous bavardions en classe nous ne les empêchions pas de faire leur cours. Certains de nos professeurs étaient tellement chahutés qu'ils n'arrivaient pas à dire un mot et ils « dévissaient », c'est-à-dire qu'ils sortaient. Quelques élèves faisaient parfois des réflexions saugrenues à voix haute et criaient « Dévissez ! ». La première fois que j'entendis ces mots, je fus choquée car même au lycée Louis-le-Grand, je n'avais jamais entendu insulter un professeur. Je considérais ces personnages comme des savants qui savaient à peu près tout et qui se donnaient la peine de nous communiquer leurs connaissances..

Le cours d'Hadamard, qui me paraissait pourtant remarquable, était impossible à écouter : des fous criaient des injures, certains élèves envoyaient même des sous qui rebondissaient dans les gradins; je mis un certain temps à comprendre le sens de ces jets de pièces. C'était, en fait, une manifestation antisémite car le professeur de mathématique Hadamard était juif. Ce genre de problème, dont je n'avais jamais entendu parler chez moi, me révolta quand l'un de mes camarades me donna la raison de ce chahut ridicule. Je venais de découvrir soudain la bêtise de certains garçons qui appartenaient pourtant à un milieu social cultivé.

Je rêvai de réagir, de leur faire honte, de leur expliquer leur erreur mais que peut-on faire contre une foule qui ne prend rien au sérieux ? Je suis certaine maintenant que, seul un petit nombre d'entre eux avaient ce comportement, qu'ils étaient plus fous que méchants et qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Je me sentis lâche mais impuissante et je n'osais dire ce que je pensais qu'à mes copains de turne. J'espère que de tels événements ne peuvent plus arriver de nos jours sans que des sanctions sévères soient prises, mais je ne suis pas tellement certaine que ce soit impossible.

Et, sans m'en rendre compte, je pris l'habitude de ne plus attacher d'importance à ces faits regrettables car il est impossible d'aller à contre courant d'une foule, qui supprime les responsabilités

individuelles. Un individu ne peut pas se révolter contre un groupe auquel il appartient, peut-être par lâcheté, par peur d'être ridicule; il n'y a que les martyres, les terroristes ou des héros dont l'esprit est particulièrement solide pour assumer ce rôle. Je me contentais d'étudier le cours d'analyses mathématiques dans un « Bandoir ».

Les « Bandoirs », ces cours polycopiés avaient été rédigés et tapés par des élèves astucieux d'une promotion précédente pour être vendus aux paresseux. Ils étaient assez bien rédigés, ne coûtaient pas cher et on se les repassait d'une promotion à l'autre. « Bander » voulait dire copier ou plutôt se servir d'un ancien écrit pour refaire soit même un projet, un peu différent de celui décrit dans l'ancien.

Parfois un chant retentissait en amphi, « *Bandais-tu bel Alcindor, quand tu recopiais tes cahiers d'école ?* ».

Cette méthode, qui consiste à utiliser des polycopiés qui expliquent le cours, avait l'avantage de nous enseigner une méthode efficace pour nous servir d'une documentation en l'étudiant rapidement afin d'en extraire l'essentiel.

Le restaurant

La cantine que nous appelions pompeusement le restaurant se trouvait au rez-de-chaussée, derrière des fenêtres qui donnaient sur la cour carrée. C'était probablement le premier self service car les plats préparés étaient posés sur une table. La distribution se faisait contre des tickets achetés chaque semaine par les consommateurs.

La plus part des élèves sortaient de l'Ecole après le déjeuner et allaient dans un Café. En carré et en cube, je fis partie d'un groupe de joueurs de bridge et nous allions prendre le café dans un petit bistrot qui se trouvait tout près de l'Ecole.

Vincennes. Les relevés de plan.

Nous avons réalisé notre premier relevé de plans au bois de Vincennes, guidés par un professeur qui portait une magnifique barbe et un canotier. Nous partîmes en métro, une vingtaine d'élèves, tous coiffés d'un canotier que nous avons acheté pour cette occasion exceptionnelle. Ariane et moi, nous portions aussi un canotier qui était un chapeau en paille, destiné aux hommes.

Le relevé de plan se pratique à l'aide de lunette qui permettent de viser une mire placée à plusieurs mètres afin de noter les différences de niveau des terrains. Le professeur regardait dans une lunette la mire tenue par Ariane, quand je l'entendis dire aux garçons qui l'entouraient une plaisanterie qui les fit rire.

- Regardez plus longtemps, attendez un moment, la robe de la jeune camarade va se relever.

En effet les lunettes utilisées ne redressaient pas les images et on voyait Ariane la tête en bas à côté de la mire qu'elle tenait. Ce professeur avait la réputation de faire des plaisanteries particulièrement osées et les élèves en riaient.

Le rouge Congo

« *Les bidiazos de la benzidine copulant avec l'acide naphthionique donne le rouge congo* »

Je me souviens encore de cette phrase que toute la promotion avait apprise par cœur et qu'elle prononçait d'une seule voix quand le professeur de chimie organique entra dans l'amphi.

Chacun eut l'obligation de prononcer cette phrase qui nous semblait magique, en passant l'examgéné, quelque fût le sujet traité. Les élèves n'arrivèrent pas tous à placer la phrase et en particulier ceux, qui ne savaient pas trop bien répondre à la question tirée au hasard. Mais elle revint quand même un certain nombre de fois au cours des interrogatoires. Le professeur ne fit aucune remarque.

En travaux pratiques de chimie organique je portais cette blouse fournie par l'école qui me faisait ressembler à un épouvantail : elle descendait jusque sur les mollets.

Le jour de la fabrication du fameux rouge congo au laboratoire de chimie, les manipulateurs ramassèrent tous le contenu des béchers qui contenaient le produit d'un beau rouge et ils s'amusèrent à teindre leur blouse. Ariane réussit à sauver sa blouse bleue du désastre. Le rouge congo est une teinture utilisée autrefois. A la fin de l'opération le laboratoire était enluminé par les solutions rouges répandues de tous les côtés et les mains des chimistes en herbe étaient rutilantes. Les jours suivants on vit circuler dans les couloirs quelques élèves parés de leurs blouses plus ou moins bien teintées.

Interdit aux pistonnes

1-Défense d'assister aux cours d'éducation sexuelle. En réalité il s'agissait de conférences prononcées par le toubib sur les maladies vénériennes connues à cette époque : la syphilis que nous appelions la vérole et je crois, la blennorragie qui portait le joli nom de chaude-pisse. Les filles n'étaient pas, censées attraper ces maladies dites honteuses puisqu'elles n'avaient pas, en principe, le droit d'avoir des rapports sexuels avec les garçons.

2- Défense d'assister aux cours de gymnastique. Cette mystérieuse occupation en présence de garçons était sans doute susceptible de réveiller chez les filles des tendances désapprouvées par les bonnes mœurs.

3- Défense de participer aux cours d'instruction militaire. Le secret de la Défense Nationale était bien gardé.

4- Défense de porter un pantalon. A cette époque il était mal vu de se promener avec ce genre d'habillement et il n'était pas question de s'habiller comme un garçon

En 1933 de nombreuses améliorations avaient été apportées pour faciliter la vie des filles à l'Ecole. Elles pouvaient travailler en turne avec leurs camarades tandis que jusqu'en 1929, les filles des trois promotions, bizutes, carrées et cubes restaient confinées dans une salle qui leur était destinée dans laquelle les garçons n'avaient pas le droit d'entrer. Il était interdit à ces jeunes demoiselles de pénétrer dans les turnes des garçons, règlement destiné à protéger leur vertu. Mais en 1933, la Direction avait des idées modernes et nous étions libres de circuler dans les couloirs et d'entrer dans toutes les turnes.

Enfin, nouveau progrès ! Les filles pouvaient assister au Chahuts interdits à nos anciennes qui avaient été privées de ces saines distractions.

Le vol à voile.

Nous avions la possibilité à l'Ecole de pratiquer le vol sans moteur qui était alors un sport assez onéreux. Mais une partie des frais devait être payés par l'Etat ou l'Ecole, je ne me souviens plus de ces détails mais je sais que mes parents avait trouvé ce sport était un luxe. Je réussis à les convaincre de me payer cette distraction et je décidai de passer les brevets de pilote de planeur. Nous partions le dimanche matin, de bonne heure, pour retrouver notre camarade Israël qui avait droit à la voiture de son père. La journée se passait au camp d'aviation de Moisselle qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres de Paris.

Jean Israël est devenu un pilote remarquable pendant la guerre dans l'équipe de Saint-Exupéry qui parle de lui dans trois de ses livres et il existe un dessin de l'auteur le représentant

Nous passions tout le dimanche sur le camp d'aviation pour arriver à voler un peu plus d'un quart d'heure chacun dans la journée, quand nous étions des débutants mais l'ambiance était très agréable. Il y avait à cette époque des Plous du Ciel, sorte de petits avions à moteur, qui devaient être un peu casse-cou. Un jeune pilote dont j'ai oublié le nom m'emmena un jour dans cet avion dont le moteur faisait un bruit infernal. Un Pou du Ciel existe encore au musée de l'AviPas de planeurs à double place, pas d'avions pour nous lancer, un simple câble, enroulé sur un treuil, tirait sur le planeur comme sur un cerf-volant. L'appareil d'entraînement était une simple poutre, sans coque autour du pilote. Sur la poutre était fixé un siège pour l'apprenti pilote et le manche pour monter ou descendre passait entre ses jambes. Le sol défilait sous les pieds posés sur le palonnier qui permettait de diriger l'appareil. Les deux ailes étaient fixées à la poutre en bois et des fils d'acier commandaient le gouvernail. Un câble d'acier, enroulé sur un tambour qui se trouvait sur un véhicule situé environ à 800 mètres, était relié au planeur par un crochet qui passait dans un anneau fixé à l'avant de la poutre; il traînait le planeur sur le sol à une vitesse suffisante pour le lancer dans l'air quand le pilote tirait sur le manche qui commandait le gouvernail. Quand le moteur s'arrêtait, immobilisant le treuil d'entraînement, le câble, relié au planeur par un simple crochet, se décrochait et l'apprenti pilote s'envolait, seul dans l'espace. Le moniteur avait expliqué, avant le premier envol d'un débutant, avec des détails, les mouvements à réaliser pour décoller, pour se maintenir en équilibre horizontal pendant le vol et les gestes à accomplir pour atterrir sans casser du bois.

Ces conseils étaient répétés plusieurs fois quand le planeur immobile se trouvait au sol. . Le plus difficile consistait à comprendre comment manier sur le manche pour atterrir. Je me souviendrai toujours de mon premier envol en ligne droite, à dix mètres de haut, qui n'a duré que quelques secondes et de mon atterrissage. Mon cœur battait fort, je crus planer dans un ciel immense, je descendis trop rapidement et je heurtai le sol un peu brutalement. Les débutants cassaient souvent les ailes, en touchant le sol, s'ils ne redressaient pas le manche à temps pour le pousser ensuite en avant afin d'éviter que le vent ne soulève le planeur.

Le brevet A s'obtenait en volant à une hauteur de 100 mètres en ligne droite et en passant au-dessus du véhicule qui tirait le câble. Le brevet B se passait après avoir appris à tourner deux fois pour atterrir vent debout. La première fois que l'on entamait un tournant en se servant du palonnier manœuvré avec les pieds, il fallait un certain courage pour se décider à incliner le planeur. Il était, alors, prudent de ne pas regarder sur le côté car on avait l'impression que l'on allait glisser vers la terre. Au début on dérapait en glissant sans arriver à virer. Un apprentis-pilote s'en alla ainsi au-dessus du véhicule entraîneur, sans arriver à tourner et il atterrit très loin dans un champ de blé où nous avons dû aller le chercher avec un camion qui servait à transporter les planeurs.

Il était indispensable d'aller s'entraîner dans la Montagne Noire pour continuer à se perfectionner et apprendre à se servir des courants ascendants pour voler longtemps. Là-haut, les planeurs se lançaient au sandow mais je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer.

Je n'ai vu qu'une seule fois à Moisselle, un ancien Centralien, pilote depuis longtemps, se servir d'un courant ascendant pour monter plus haut que son point de lancement.

Autres mémoires de Zizi : Le chahut Cube en 1934

Nous étions en Carré.

. Vers la fin de l'année, les "Cubes " descendaient de leur étage et envahissaient dans l'amphi des Carrés, pour faire leurs adieux en exerçant quelques nouvelles brimades qui finissaient par des batailles.

Décidés à se défendre, les camarades de notre promotion, particulièrement audacieux, avaient sorti les manches à incendie et ils arrosèrent copieusement les cubes au moment de leur arrivée. Une bataille générale se déroula mais je n'y assistai pas car mes camarades m'entraînèrent dans le sous amphi, en passant à travers le plancher dont ils soulevèrent les lattes. Ce refuge était installé pour accueillir les élèves qui désiraient sécher les cours obligatoires. Les dégâts furent importants et dans notre sous-amphi, un début d'incendie provoqué, sans doute par une cigarette jetée, fut éteint grâce à l'eau qui traversait le plancher ; nous n'osions pas en sortir de peur d'être surpris dans cet endroit qui en principe n'existait pas. La promo subit un blâme général de la Direction.

LES FILLES A CENTRALE...

LU DANS LE LIVRE « PAROLES DE CENTRALIENS...

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI »...

Rappelons que ce livre, écrit et édité par Henri DUCHATEAU (P1951), André DENIS (P1958) et Ronald MATTATIA (P1968), sur une suggestion du Délégué Général de l'Association, constitue le premier glossaire centralien. Grâce à la collaboration de plusieurs élèves de promos récentes, il contient également les mots d'argot utilisés aujourd'hui à Châtenay.

Il est en vente à la boutique de l'Assoce.

Mots concernant les pistonnes:

Assidue

Se disait d'une pistonne à qui il arrivait, exceptionnellement, de ne point bavarder.

Bandoir

Cours photocopie, qualifié « d'enchanté » à une certaine époque.

N'a pas toujours existé. En 1924, une décision du Conseil de l'Ecole supprime les cours "autographiés" distribués aux élèves.

En 1956, carrés et bizuts se mettent en grève pour réclamer de vrais bandoirs.

Chamal ou chameau, ou Chamelle

Fait partie du genre humain. (si, si; environ 50%).

Ce mot est probablement emprunté à l'X. Caractérisé par ses 2 bosses; sa sobriété et son mauvais caractère, l'Ecole Centrale s'efforce d'en acclimater peu à peu quelques exemplaires.

Gaffer

Encore un terme des années 1920, utilisé pour se moquer des camarades féminines.

On gaffe quand on fait une astuce mal à propos, par exemple parler de beau devant une pistonne.

Gentil P. D. ou T.A.

Les V.C. doivent s'y faire. Les bizuts, carrés ou cubes ont définitivement disparu (ils sont désormais cantonnés dans les prépas). On dit Genti Première, Deuxième ou Troisième Année maintenant, soit, en fait, G.P.A., G.D.A. ou G.T.A.. Influence du Club Med au sein d'un Campus où près de 200 assocés s'occupent du bien-être des élèves ? Peut-être.

On notera que ces termes se déclinent au féminin pour donner GPA(te), GDA(te) et GTA(te). Il faut rendre hommage au souci de la parité,² ainsi manifesté par les gentils camarades.

Jaser ou japper

Se disait des pistonnes lorsqu'elles faisaient entendre leurs discours à l'amphi ou dans les couloirs. Typiquement représentatif de la difficulté qu'ont eue les Pistons à banaliser la présence de leurs camarades jeunes filles.

Laideron

Non, nos anciens ne faisaient jamais une quelconque allusion aux Pistonnes.

Merci

Conséquence inévitable de l'arrivée des filles à l'Ecole.

Après avoir eu l'honneur d'être les fils de leur père (son fils est ici, soit fictici), les célébrités eurent le droit d'avoir leur mère à l'Ecole (Mère ici, soit ...).

Minerve

La première des pistonnes. Le mot a-t-il vécu longtemps ?

Muer

Se disait d'une pistonne qui changeait de robe.

Mots concernant femmes non pistonnes:

Cécile

Femme de main chez Clovis (voir ce mot).

Femme troncs

Surnom de la dame qui, dans les années 1950/60, s'occupait du comptoir de l'économat.

Elle délivrait celui-ci contre espèces trébuchantes, à travers un guichet grillagé. Les élèves de Montgolfier ne virent jamais ses jambes. Ancêtre des téléspeakerines.

Infirmières (école d')

Sise boulevard. Gisement de chamelles découvert par des cisterciens futés. Les élèves dudit établissement avaient, dans leur cursus scolaire, des T.P. d'anatomie comparée auxquels des camarades participaient avec enthousiasme.

Nymphes

Femme de service à la résidence des élèves rue de Cîteaux. Triées sur le volet par M CAILLAUX pour la modestie de leur sex-appeal. On les piégeait en installant des pétards avec allumage sous les lits, pour les dissuader de s'y asseoir.

Quand elles sont réputées "putrides", les nymphes permettaient aussi d'assister les élèves pour rétablir la ligne complète des transuraniens dans le célèbre tableau de Mendeleïev par une phrase mnémotechnique

"**Les nymphes putrides aménagèrent Cîteaux en un bordel californien.**"¹

¹ Ce message abscon donne la liste :des terres rares dans le tableau de Mendeleïev :
NEPtunium, **PU** (Plutonium), **AM** (Americium), **CI** Curium, **Berkelium**, **CALIFORN**ium.